

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

*L'hydraulique urbaine et agricole
à l'époque des Rois d'Angkor.*



Cascade du Phnom Kulên au Nord-Est d'Angkor

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Directeur : **Jean SAUMONT**

DIRECTION - ADMINISTRATION : 15, Boulevard Rollandes — HANOI — Téléphone 428

ABONNEMENTS { **INDOCHINE et FRANCE.** Un an **12 \$ 00** — Six mois **7 \$ 00** — Le numéro **0 \$ 30**
ÉTRANGER. Un an **20 \$ 00** — Six mois **12 \$ 00**

Nos collaborateurs

Pierre ANDELLE, Maurice ANDRIEUX, Arnaud BARTHOUET, Georges BOIS, Ch.-H. BON-FILS, Henri BOUCHON, Paul BOUDET, Bernard BREIL, Jean BROUSSEL, P. CHAMPENOIS, J.-Y. CLAEYS, G. CÉDES, Mademoiselle COLANI, Madame G. de CORAL-REMUSAT, Henri COSSERAT, Albert COURTOUX, Jean DESCHAMPS, René DESPIERRES, P. DUPONT, Jean FARCHI, Pierre FOULON, V. GLAIZE, Victor GOLOUBEV, DUONG-QUANG-HAM, Jean-M. HERTRICH, NGUYEN-VAN-HUYEN, HUYNH-TON, NGUYEN-TIEN-LANG, André LE GUENEDAL, Paul LEVY, Louis MALLERET, Paul MUNIER, Marcel NER, NGUYEN-VIET-NAM, Jean NOEL, Madame TRINH-THUC-OANH, André PONTINS, Paul RENON, Jean ROUX, Jean SAUMONT, HOANG-THIEU-SON, André SURMER, DUONG-MINH-THOI, Madame Marguerite TRI-AIRE, LE-TAI-TRUONG, NGUYEN-MANH-TUONG, etc...

ILLUSTRATION : Madame BOUDET, NGO-THUC-DUNG, NGUYEN-HUYEN, Maurice LOESCH, NGUYEN-TIEN-LOI, NAM-SON, VU-VAN-THU, TO-NGOC-VAN, etc...

PHOTOGRAPHIE : Central Photo (Hanoi), Huong-Ky (Hanoi), Modern Photo (Saigon), Section Photographique du Gouvernement Général, Studio d'art F. Nadal (Saigon), etc...

DÉPOSITAIRES

TONKIN

HANOI

« INDOCHINE », 15, boulevard Rollandes.
G. TAUPIN ET C^{ie}, 50, rue Paul-Bert.
A. B. C., 50, rue du Coton.
LIBRAIRIE HOC-HAI, 34, rue de la Citadelle.
HUONG-SON, 97, rue du Coton.
HUNG-THUY, 157, rue du Coton.
LIBRAIRIE CENTRALE, 60, rue Borgnis-Desbordes.
J.-M. MOHAMED ISMAIL FRERES, 79, rue Paul-Bert.
NAM-KY, 14, boulevard Gia-Long.
THU-HUONG, route de Sinh-Tu.
THUY-KY, 98, rue du Chanvre.
TRAN-VAN-KHOAT, 120, rue du Coton.
TRUONG-XUAN, 55, route de Hué.
VAN-DUC, 83, rue des Pipes.
VAN-LAM, 33, rue Francis-Garnier.
VAN-NGOAN, 110, rue du Pont-en-Bois.

HAIPHONG

« INDOCHINE », 44, boulevard Amiral-Courbet.
CHAFFANJON, boulevard Amiral-Courbet.
MAILINH, 60, avenue Paul-Doumer.
NAM-TAN, 100, boulevard Bonnal.
TAI-FAT, 61, boulevard Paul-Bert.

BAC-NINH

VAN-VIET, 216, rue Tiên-An.

CAO-BANG

HOANG-TICH-THANH, 77, rue Pho-Lu.

DAP-CAU

VINH-THAI, 43, rue Principale.

HAIDUONG

LIBRAIRIE QUANG-HUY, rue du Maréchal-Joffre.

LANGSON

TRAN-DANG-LONG, 10, rue Chavassieux.

MONCAY

MINH-HUNG, 82, rue Clamorgan.

NAM-DINH

HOP-KY, 34, rue Carreau.
PINZON, rue Carreau.

PHUTHO

CAT-THANH.

QUANG-YÊN

HA-MINH, 9, Maréchal-Joffre.

SEPT-PAGODES

CHI-LINH, rue Hoa-Lac.

TONG

DAN-SAN, rue Son-Loc.
LIBRAIRIE DE FRANCE

VIETRI

LONG-HOA.

ANNAM

HUÉ

HUONG-GIANG, 21, rue Paul-Bert.
LE-THANH-TUAN, rue Paul-Bert.
NGUYEN-XUAN-QUE, Kiosque, rue Jules-Ferry.

DALAT

POINSARD ET VEYRET.

QUINHON

MY-LIEN, 78, quai Gia-Long

NHATRANG

LIBRAIRIE KIM-ANH, route coloniale n° 1.

VINH

AN-NGOC-PHUNG, Square Khoa huu-Hao.

CAMBODGE

PNOM-PENH

LIBRAIRIE A. PORTAIL, 14, avenue Boulloche.

COCHINCHINE

SAIGON

LIBRAIRIE A. PORTAIL, 185, rue Catinat.

CANTHO

LIBRAIRIE NGUYEN-VAN-NHIEU Kiosque.

RACL-GIA

VAN-HOA, angle des rues du Théâtre et Gia-Long.

SADEC

TRAN-QUANG-ANH, 2, rue du Théâtre.

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

SOMMAIRE

	Pages		Pages
Politique extérieure	1	La semaine :	
La Géographie contre l'Histoire, par JEAN BROUSSEL	3	En Indochine	9
Les vies antérieures du Bouddha d'après quelques		En France	10
bas-reliefs de l'Asie orientale, par LOUIS MALLERET	6	En Extrême-Orient	11
L'Hydraulique urbaine et agricole à l'époque des		Dans le Monde	11
Rois d'Angkor, par V. GOLOUBEW	1	La Vie indochinoise	12
L'incinération de feu S. A. R. la Princesse Sam-		Naissances, mariages, décès	13
dach Mchas Pha Chantarac Ampor	VII	Revue de la presse	14
La visite de M. le Résident Supérieur à Namdinh	IX	Pour le dimanche :	
Le Jour des Morts à Saigon et à Phnom-penh ..	XI	Les bonnes recettes	16
La fête des Eaux à Phnom-penh	XII	Mots croisés n° 7	16
		Solution des mots croisés n° 6	16

Politique extérieure

« Tu sais bien que nous n'avons pas de politique extérieure », faisait dire Anatole France à M. Bergeret, intellectuel critique et professeur sceptique. Et, Charles Maurras, s'emparant de cette boutade célèbre, affirme et conclut que la République des partis n'a pas de politique extérieure parce que, par nature et par principe, elle ne peut pas en avoir. Et Marcel Sembat, en écho, dans un livre fameux *Faites un Roi*, sinon faites la paix, choisissant la paix à faire et à vivre, éliminait le pouvoir uni et fort, nécessaire à la guerre.

Si la condamnation formulée par Bergeret peut être aisément réfutée en ce qui concerne notre action extérieure d'avant 1914 qui, dirigée par Delcassé ou Poincaré, montra dans le cadre de la Triple Entente la continuité et l'unité d'une véritable politique, il n'en fut pas de même dans la période d'« Entre deux guerres ».

Alors, commença dès Versailles, cette

politique de contradiction, d'hésitation, de trompe-l'œil, d'apparence, d'illusion, de faux-semblant dont l'Amérique retirée dans son continent et l'Angleterre attachée à son île et à son empire partagent avec nous la responsabilité. La politique d'exécution du traité de Versailles, quand nous avons la force de l'appliquer, vite, on l'abandonne, elle avorte et la France abdique ! La construction de l'Europe par une Société des Nations pourvue d'un pouvoir efficace et exécutif, une belle et grande idée, usée par les discours et les projets qu'elle inspire, sans avoir pu même devenir un mythe ou une mystique ! C'est un gouvernement « modéré » qui abandonne la rive gauche du Rhin et ce sont ceux qui voulaient, dans leur idéologie mystique, déclarer la paix au monde, qui se heurtent à tous leurs voisins.

La politique extérieure est l'enjeu des élections : elle dépend des majorités et des retours secrets des électeurs. Elle descend

dans les partis ; des partis, elle tombe dans les factions. On en discute dans les syndicats, dans les salons et les clubs, dans les meetings et les conseils d'administration ; des intérêts collectifs, puissants ou cachés, engagent ou supplantent l'intérêt général. Un ministre ou un autre, et le sort de la France en eût été changé.

C'est la diplomatie sur le Forum, la politique du cinéma. La Presse, à grands cris, dans un flot d'images composites, vulgarise une étonnante méconnaissance du monde réel, de son espace, de son volume, de son poids. Les poètes frémissants de leur responsabilité diplomatique jurent, sur des autels inconnus, des serments éternels. Les humoristes eux-mêmes s'engagent et Calino bravement entame la guerre des pamphlets et des caricatures.

Et c'est ainsi que nous n'avons guère eu de politique extérieure, en tout cas pas une politique extérieure digne de la France et de son destin. Car, en vérité, que signifie la politique extérieure ? C'est la conduite de la France dans le monde, la charge de sa défense et de sa sauvegarde, l'arme de son intérêt total et permanent ; la politique extérieure d'un grand état exige unité, continuité, autorité. Tout royaume divisé contre lui-même périra. Unité est condition vitale : unité dans la conception, dans la direction, dans l'exécution. Ne voit-on pas combien l'Allemagne hitlérienne, malgré ses soubresauts et ses brusques changements de front, est une dans ses desseins, dans ses actes, dans son dynamisme ? Il en est de même de l'Italie mussolinienne, de la Russie stalinienne. Et ces exemples montrent que la permanence n'exclut pas l'opportunité et que la poursuite d'un long dessein n'empêche nullement la rapidité de l'occasion saisie.

J'entends bien : mais quel péril mortel de remettre à quelques-uns, à un seul le sort de tous, de décider la paix ou la guerre et les actes de la France dans les conseils secrets, tenus par des importants anonymes ! Il s'agit toujours, en définitive, du peuple et du Français moyen, de sa vie, de

son sort, de sa paix. Il n'en sera pas ainsi, si, loin de suivre aveuglément une opinion que la presse fabrique trop souvent de toutes pièces, la politique extérieure s'inspire seulement de l'« intérêt total et permanent » du pays. Cet intérêt, on le lit sur la terre de France, sur la carte, sur notre position en Europe, il est visible dans la figure de notre Empire répandu dans toutes les parties du monde ; il est conscient dans l'esprit et le cœur de chaque Français pour qui la seule guerre sainte ne peut être qu'une guerre menée pour les foyers et les tombeaux, pro aris et focis ; il est perçu dans la communion qui unit le peuple et ses chefs, pour la défense et le maintien de l'unité, de la pensée, de l'indépendance de la France, de son Empire et de leur avenir.

Cette politique d'unité, de reconstruction, n'est-ce pas le Maréchal Pétain qui la définit dans son mémorable message du 30 octobre :

« A tous ceux qui attendent aujourd'hui le salut de la France, je tiens à dire que ce salut est d'abord entre nos mains. A tous ceux que de nobles scrupules tiendraient éloignés de notre pensée, je tiens à dire que le premier devoir de tout Français est d'avoir confiance.

« Celui qui a pris en main les destinées de la France a le devoir de créer l'atmosphère la plus favorable à la sauvegarde des intérêts du pays. C'est dans l'honneur et pour maintenir l'unité française, une unité de dix siècles, dans le cadre d'une activité constructive du nouvel ordre européen que j'entre aujourd'hui dans la voie de la collaboration.

« Cette souveraineté lui impose de défendre son sol, d'éteindre les divergences de l'opinion, de réduire les dissidences de ses Colonies.

« C'est moi seul que l'Histoire jugera. Je vous ai tenu jusqu'ici le langage d'un père, je vous tiens aujourd'hui le langage du Chef. Suivez-moi, gardez votre confiance en la France éternelle. »

La Géographie contre l'Histoire

par JEAN BROUSSEL.

La géographie est une bonne science, et véritablement éducative, parce qu'elle ne se prête pas à la fantaisie. Elle décrit le monde tel qu'il est ; tel qu'il est vraiment, que nous le voulions ou non. Toutes les idéologies du monde ne peuvent rien contre la marée, contre la mousson, contre le fait qu'une côte est constituée de dunes ou de falaises, contre le fait que tel sol est propre au blé, tel autre à la betterave, tel autre au riz ou à l'hévéa, contre le fait que les gisements de charbon ou de pétrole se trouvent ici ou là et non ailleurs.

On raconte que Hegel, la première fois qu'il fut devant la montagne, ne trouva que ce mot à dire : « C'est ainsi ». Telle est la leçon de la géographie. Ni vos discours, ni vos préférences personnelles, ni la pente de votre tempérament, ni les désirs de vos électeurs, ni votre humeur du moment, ni les conseils de votre âge, ni les traditions de votre classe sociale n'ont la moindre influence devant cette constatation primordiale : c'est ainsi.

Les travaux des hommes, certes, ne sont pas négligeables. Ils peuvent redresser le cours des fleuves, percer des tunnels, creuser des ports, régler la distribution ou l'évacuation des eaux dans les champs ; mais ils ne changent pas la nature. Ils peuvent corriger quelques-uns de ses effets pour la mieux utiliser, ils peuvent régulariser quelques-uns de ses écarts ; mais ils ne sont pas en mesure de raser une montagne, de détourner un typhon, ni de faire que les rivières remontent vers leur source. Et s'ils apportent quelque modification à l'ordre naturel des choses, c'est à la seule condition de respecter d'abord les lois de la nature, et de s'y soumettre.

★★

Regardez une carte de l'Europe, j'entends une vraie carte, une carte physique ou économique, une carte qui exprime et figure véritablement la réalité des choses et non les fantaisies ou velléités des hommes. Contemplez cette carte d'Europe, longuement, sans parti pris, — et dites-moi alors s'il ne saute pas aux yeux qu'une collaboration franco-allemande soit pour l'Europe une nécessité vitale.

Il y a bien des années que des esprits sages l'ont reconnu et proclamé : au point de l'histoire où en est arrivée l'Europe, au point d'évolution où en est arrivé le monde, dont le vieux compartimentage ne correspond plus ni à l'organisation économique moderne ni aux moyens de transport et de communications dont nous disposons, — la clarification des rapports franco-allemands est la première besogne qui s'impose aux hommes d'Etat désireux de construire une Europe viable.

Or cette clarification ne peut se concevoir que de trois manières : asservissement de l'Allemagne à la France, asservissement de la France à l'Allemagne, collaboration de la France et de l'Allemagne. La première solution, n'en parlons pas, — sinon du moins pour rappeler qu'au moment même où nous avons peut-être les moyens de l'appliquer, nous nous sommes refusés à le faire, estimant que les méthodes de force et d'écrasement étaient indignes et de l'Allemagne et de nous-mêmes. Les arbitres des deux pays ont donc le choix, dans l'état actuel des choses, entre l'asservissement de la France, que l'un a les moyens d'accomplir s'il le veut et que l'autre n'a pas les moyens d'empêcher, et la collaboration. C'est la collaboration qui paraît avoir été choisie.

★★

Notre malheur a voulu qu'on y vienne un peu tard... De bons esprits, pourtant, avaient dès longtemps aperçu cette nécessité, l'avaient dite, et leur idée faisait son chemin. Mais d'autres courants sont venus les traverser.

Il y a sept ou huit ans, deux chemins s'ouvraient à nous. L'un conduisait à la collaboration, et eût permis à un bloc franco-allemand d'apporter à une Europe lézardée et chancelante la réorganisation dont chacun voyait le besoin, mais dont on n'apercevait guère les moyens. L'autre, au contraire, nous menait à l'alliance anglo-russe. C'est celui-ci que nous avons suivi, et où nous avons été poussés. Les résultats de cette détermination, nous les avons vus, d'année en année, s'inscrire au tableau de chasse de l'histoire...

Dès lors, et sous des influences étrangères dont les dessous se révèlent peu à peu, nous avons

été engagés de plus en plus dans une idéologie dont il ne faut pas nier qu'elle n'eût des côtés très élevés et très nobles, mais dont le défaut était d'ignorer complètement les réalités, naïvement dans la masse, criminellement chez quelques-uns.

* *

La politique britannique joua pendant toute cette époque un rôle qu'on ne saurait sous-estimer. Elle y appliqua à plein deux de ses vieux principes, oubliant que ceux-ci, qui au siècle précédent avaient fait la grandeur de l'Empire, avaient peut-être besoin d'une révision avant de se lancer dans la traversée du nouveau siècle.

L'un de ces principes, — « attendre et voir venir », pouvait être excellent autrefois. Il reposait sur la puissance de l'Empire, non pas seulement sur sa puissance économique, mais sur cet argument immédiatement prêt à produire ses effets qu'était la grande flotte, maîtresse des mers. L'arme aérienne, en ce temps-là, n'existait pas. L'Angleterre, bien assise au centre nerveux de son Empire, de ses routes maritimes, de son système de crédits extérieurs et de ses intrigues, pouvait attendre les événements, et choisir, pour dire son mot — un mot qui avait derrière lui de quoi se faire écouter — le moment le plus favorable.

Les événements, dans ce temps-là, allaient moins vite qu'aujourd'hui : à force d'attendre et de voir venir, l'Angleterre, toutes ces dernières années, s'est chaque fois laissée déborder par eux, tandis qu'elle découvrait, un peu tard, que les éléments dont se constituait sa puissance ne correspondaient plus à la figure du monde moderne, auquel ils devenaient de moins en moins adéquats. L'histoire de la quatrième décade du XX^e siècle, ce sera, pour une part, celle de la Grande-Bretagne lancée en trébuchant à la poursuite des occasions perdues, pour avoir appliqué avec une confiance périmée sa vieille doctrine temporisatrice. L'effort désespéré qu'elle accomplit aujourd'hui pour rattraper son retard apparaîtra certainement admirable aux hommes de l'avenir ; toute la question est de savoir si, même avec le massif appui des Etats-Unis, eux-mêmes d'ailleurs fort retardataires, elle y parviendra. Elle nous a, en tout cas, entraînés dans un jeu dont elle-même ne connaissait pas les nouvelles finesses, et l'aventure nous a coûté bien cher.

L'autre principe sur lequel elle s'appuyait, et qui lui a constamment dicté son attitude envers le continent, c'est le fameux « diviser pour régner ». Pour que la Grande-Bretagne continue à dominer le monde, il fallait que l'Europe restât divisée. Craignant qu'après 1918 la France

ne devînt trop forte, sans cesse l'Angleterre nous a contrés. Prenant sans cesse parti contre nous dans les grands débats internationaux, contribuant à énerver et à exaspérer à l'intérieur les passions partisans, systématiquement opposée à nos armements et à notre système militaire, qu'elle qualifiait de belliciste, elle s'est trouvée en fin de compte responsable — non pas seule responsable, mais directement responsable — de notre affaiblissement. Et lorsqu'elle s'est résolue à s'en aviser, cette fois encore il était trop tard : elle s'en convainc aujourd'hui.

Ce sont là des faits qu'il faut envisager sans passion ni parti pris. Nous ne reprochons pas aux Anglais de suivre une politique anglaise. Mais aussi, comprenons qu'une politique anglaise n'est pas une politique française. Nous avons été éblouis par des promesses, et par le souvenir d'une puissance impériale qui nous apportait son appui après nous avoir tant de fois fait sentir son poids menaçant. En fait, nous devons servir avant tout à servir les intérêts anglais, en dépit d'une politique purement française que nous eût dictée la configuration même de notre sol.

* *

La propagande anglaise était servie par un slogan bien puissant en France, celui de « l'ennemi héréditaire ».

Certes, plus d'une fois, la France a eu à souffrir terriblement de l'Allemagne. S'ensuit-il nécessairement que la guerre d'extermination soit entre les deux pays une fatalité inéluctable ?

Oublierons-nous qu'il n'y a pas tant de siècles que « l'ennemi héréditaire », chez nous, était la Grande-Bretagne et non l'Allemagne ?

En réalité, nous fûmes victimes d'une des plus funestes idées du siècle, celle de la fatalité historique. Oubliant que l'histoire est l'œuvre des hommes, nous avons négligé à son profit les grandes lois vraiment naturelles qu'enseigne la géographie. Au lieu de voir dans l'histoire ce qu'elle est — un trésor d'expérience humaine accumulée au long des siècles, et rien de plus, — nous sommes allés y chercher une figure du destin. Au lieu de lui demander des leçons d'énergie et d'y apprendre comment on conduit les événements, nous n'avons su y voir qu'un prétexte à céder à de trop commodes habitudes de pensée...

C'est là un vieux débat, et que je ne veux pas reprendre ici. Je me contenterai d'invoquer deux esprits qui ne passent pas pour de faibles penseurs, et qui se sont rencontrés en partant de deux points fort éloignés de l'horizon intellectuel : il s'agit de Jules Romains et de Paul Valéry.

« L'avenir, par définition, écrit Valéry, n'a pas d'image. L'histoire lui donne les moyens d'être pensé. Elle forme pour l'imagination une table de situations et de catastrophes, une galerie d'ancêtres, un formulaire d'actes, d'expressions, d'attitudes, de décisions offert à notre instabilité et à notre incertitude, pour nous aider à devenir. Quand un homme ou une assemblée, saisis de circonstances pressantes ou embarrassantes, se trouvent contraints d'agir, leur délibération considère bien moins l'état même des choses en tant qu'il ne s'est jamais présenté jusque là, qu'elle ne consulte des souvenirs imaginaires. Obéissant à une sorte de loi de moindre action, répugnant à créer, à répondre par l'invention à l'originalité de la situation, la pensée hésitante tend à se rapprocher de l'automatisme ; elle sollicite les précédents et se livre à l'esprit historique qui l'induit à se souvenir d'abord, même quand il s'agit de disposer pour un cas tout à fait nouveau. »

Et Valéry donne des exemples eux-mêmes historiques : c'est le précédent de Charles I^{er} qui conduisit Louis XVI à l'échafaud ; Napoléon « s'est ruiné pour s'être rendu semblable à ses adversaires, pour avoir adoré leurs idoles, imité de toute sa force ce qui faisait leur faiblesse, et substitué à sa vision propre et directe des choses l'illusion du décor de la politique historique » ; Bismarck, au Congrès de Berlin, est « dominé par cet esprit historique qu'il prend pour esprit réaliste », il s'obstine à ne « considérer que l'Europe », « il a bien pensé au lendemain, mais point à un lendemain qui ne se fût jamais présenté ».

Et Jules Romains :

« Chaque Européen qui vient au monde est neuf par sa chair et son âme ; mais il est vieux, parce qu'il hérite à sa naissance de procès séculaires qui n'ont jamais été vidés, qui ne le seront jamais, parce qu'il est voué, sans discussion, à l'accomplissement de vieilles vengeances. Il lui faut reprendre à son compte la querelle des Guelfes et des Gibelins, la question d'Orient, la question d'Autriche, la question de Pologne ; venger la destruction du Palatinat ; reconquérir le Trentin ; défendre la tradition de Luther ou celle de Cyrille, quand ce n'est pas celle du prêtre Jean. C'est lui le véritable martyr de l'histoire. Il la porte comme une croix, et, de temps en temps, il tombe sur les genoux. »

L'Europe, dit Romains, est « intoxiquée » par cette histoire en qui Valéry voit « le produit le plus dangereux que la chimie de l'intellect ait élaboré ».

Je crois qu'il faut considérer et longuement peser toutes ces idées si l'on veut comprendre toute l'immense portée du message que, voici un mois, le Maréchal Pétain adressait aux Français :

« Le nouvel ordre, déclarait le Maréchal, ne veut pas être une manifestation servile d'expériences étrangères. Certaines de ces expériences ont leur sens et leur beauté, mais chaque peuple doit concevoir le régime d'après son climat et son génie.

« L'ordre nouveau est une nécessité française. Nous devons tragiquement réaliser dans la défaite la révolution que dans la victoire, dans la paix, dans l'entente volontaire des peuples égaux nous n'avons pas même su concevoir.

« Indépendante des revers de ses armes, la tâche de la France l'est aussi des succès et des revers d'autres nations qui ont été, dans l'histoire, ses amies ou ses ennemies. »

Et le Chef de l'Etat français poursuivait :

« Le régime nouveau, s'il entend être national, doit se libérer de ces amitiés ou de ces inimitiés, dites traditionnelles, qui n'ont en fait cessé de se modifier à travers l'histoire pour le plus grand profit des émetteurs d'emprunts et des trafiquants d'armes...

« Le nouveau régime maintiendra les héritages des cultures grecque et latine ; il remettra en honneur le véritable nationalisme qui renonce à se concentrer sur lui-même pour atteindre la collaboration internationale.

« Cette collaboration, la France peut la rechercher dans tous les domaines avec tous ses voisins en sachant d'ailleurs que, quelle que soit la carte de l'Europe et du monde, le problème des rapports franco-allemands, si légèrement traité dans le passé, continuera à déterminer son avenir. »

Nul ne niera qu'il ne puisse être profondément douloureux, pour beaucoup d'entre nous, d'en venir à cette politique nouvelle après tant de malheurs, tant de ruines, tant de deuils. Il nous faut pourtant surmonter ces réflexes du sentiment, et hausser nos âmes au niveau de la pensée lucide et réaliste de ceux sur qui pèse la destinée du pays, et qui, quatre mois après la plus cruelle et la plus sombre défaite de notre histoire, au lieu d'offrir à nos pensées une France enchaînée, abattue, désespérée, agenouillée dans le sang et les décombres, nous proposent un avenir où le pays et son Empire pourront dans le monde renouer porter la tête haute.

JEAN BROUSSEL.

Les vies antérieures du Bouddha d'après quelques bas-reliefs de l'Asie orientale

par LOUIS MALLERET.

Conservateur du Musée Blanchard de la Bresse.

On sait que nos églises romanes et surtout nos cathédrales gothiques sont une véritable encyclopédie de pierre dans laquelle nos pieux ancêtres du Moyen Age découvraient de véritables miroirs du monde. Il y avait celui de la nature avec sa faune et sa flore, celui de la science avec la représentation des saisons des métiers ou des arts libéraux, celui de la vie morale personnifiée par les douze vices ou les douze vertus, celui de l'histoire où se lisaient les actes des patriarches, des prophètes et des rois, le miroir de la foi enfin, qui racontait les Evangiles ou la vie des Saints.

L'iconographie de l'Asie orientale a connu de semblables préoccupations, et le même souci d'information édifiante se retrouve sur de nombreux bas-reliefs ornant les monuments de l'Inde, du Cambodge ou de Java. Sur telles de ces vastes fresques de pierre, comme celles du Bayon d'Angkor-Thom, nous apprenons à connaître la civilisation matérielle des hommes d'autrefois. Sur d'autres, nous trouvons développée une véritable légende dorée asiatique. Ces histoires sans paroles sont souvent très attachantes quand nous avons appris à déchiffrer leur signification.

Si *Peau d'Ane* m'était conté

J'y prendrais un plaisir extrême,

disait notre bon La Fontaine. C'est quelques-unes de ces jolies anecdotes que je voudrais, d'après quelques bas-reliefs, vous raconter aujourd'hui et dans les articles qui suivront. Nous commencerons par la légende merveilleuse du Bouddha historique et dans celle-ci, par le récit de ses vies antérieures, dont le sujet a inspiré tant de sculpteurs, parmi les vieux imagiers de l'Inde.

Vous savez que l'acquisition de la sagesse ne peut être que le fruit d'une longue patience et de multiples expériences aux prix desquelles la pensée de l'être humain s'achemine, parmi bien des tribulations et des épreuves, vers la perfection. Dans les conceptions traditionnelles de l'Inde, un Saint qui a atteint cet ultime degré de la sagesse ne peut se dire un Bouddha que s'il

est parvenu, comme ce fut le cas de Gautama, à l'Illumination, c'est-à-dire à la clairvoyance suprême. Il peut donc y avoir ainsi un certain nombre de Bouddhas au cours des âges qui apparaissent à des intervalles parfois très éloignés. Quand les mérites qu'il s'est acquis l'ont promis à l'Illumination, un saint est dit un Bodhisattava. Mais avant de parvenir à cette avant-dernière étape, il a connu de nombreuses renaissances, selon la vieille croyance populaire de l'Inde, qui n'est d'ailleurs point particulière au Bouddhisme, celle des transmigrations. Lorsqu'il touche au terme de son ascension spirituelle à l'heure même de son Illumination, le Bouddha acquiert le privilège de se rappeler toutes ses existences antérieure. Tel fut le cas de Çakyamouni qui put ainsi raconter à ses disciples sous forme de paraboles, les quelque cinq cent quarante-sept renaissances qu'il connut avant d'entreprendre le cours de sa vie dernière.

Ces récits constituent dans les écritures bouddhiques, ce que l'on appelle les *jatakas*. Ces histoires recueillies de la bouche même du Sage rapportent dans une intention d'enseignement quelques-unes des aventures qui lui sont arrivées au cours de ses incarnations successives. Ce sont des récits familiers, pittoresques, exprimés dans un langage simple et direct. La plupart ne sont que l'adaptation à des fins religieuses, de très vieux récits empruntés à la tradition populaire de l'Inde. Le bodhisattava y apparaît gravissant l'échelle des conditions. Tantôt sous la forme animale, il est poisson, lézard, grenouille, serpent, rat, lièvre, corbeau, bécasse, coq de bruyère, milan, aigle, taureau, cheval, cerf, lion, singe ou éléphant. D'autres fois, il s'incarne dans un dieu ou un démon. Ailleurs, il apparaît sous des traits humains, tour à tour dans les conditions modestes d'esclave ou de paria, de cornac, de bûcheron, de maçon, d'acteur, d'orfèvre, de marchand et même de voleur. Parfois, il est un étudiant, un brahmane, un noble, un ascète, un savant ou un roi.

Nous pouvons ainsi le suivre d'étape en étape, sur la voie de la transmigration. Ce sont ces

naïfs récits que les vieux sculpteurs de l'Inde ont représenté sur de nombreux édifices : tantôt dans l'Inde centrale, sur les vieux *stupas* de Barhut ou de Sanchi qui, comme beaucoup de monuments bouddhiques de l'Inde ancienne sont des sortes de *tumuli* entourés de balustrades et de portes monumentales ; tantôt dans l'Inde du Nord-Ouest, toute pénétrée d'influences hellénistiques, comme par exemple sur certains bas-reliefs du Gandhara ; tantôt dans l'Inde du Sud, sur les sculptures qui au Musée de Madras proviennent du *stupa* d'Amaravati ou sur les peintures des grottes d'Ajanta ; ou encore dans l'Inde extérieure, sur les reliefs du *stupa* de Borobudur dans l'île de Java.

Comme autrefois chez nous les fidèles ou les pèlerins pouvaient lire sur un portail de Chartres, de Reims ou d'Amiens, tel épisode des Évangiles, de même les adeptes du Bouddhisme primitif pouvaient s'instruire à contempler les anecdotes racontant dans la pierre les incarnations successives du bodhisattva. Beaucoup de ces récits sont remplis d'une poésie fraîche qui est celle de la nature tropicale. C'est plus de vingt siècles à l'avance, un véritable livre de la Jungle développant les prouesses de Bandar Log et des autres bêtes de la forêt, que le bon peuple de l'Inde considérait sur des médaillons de pierre, avec les yeux émerveillés de Mowgli. L'inspiration des *Jataka*, c'est celle des vieux contes de l'Inde que le bonhomme La Fontaine connut à travers le *Livre des Merveilles*. Vous serez surpris de retrouver dans certaines de ces narrations, le même esprit d'observation, le même ton familier, le même souvenir, parfois le même humour que dans nos moralistes du Moyen Âge ou dans les apologues du fabuliste.

Voici par exemple, la fable bien connue de la Tortue et des deux Canards telle qu'on la rencontre sur la balustrade du *stupa* de Bodh-Gaya et sur un bas-relief du Musée de Mathura dans le Nord de l'Inde, également sur les sculptures de l'escalier du temple de Candi Mondut à Java, ou encore tout près d'ici, dans le folklore des Cambodgiens. Il s'agit comme vous le savez, de cette tortue qui, ayant voulu voir du pays, acceptant de voyager par la voie des airs en serrant dans la gueule un bâton que deux canards ou plutôt deux oies selon la tradition indienne, tenaient chacun dans son bec. Mais en cours de route, elle ne put tenir sa langue et dut faire ce que nous appellerions de nos jours, un atterrissage forcé qui lui coûta la vie. Le bodhisattva qui était alors à Bénarès le sage ministre d'un Roi, se servit de cette histoire pour corriger ce prince qui avait le défaut d'être un insupportable bavard. Et le sage de tirer la moralité de cette aventure :

« C'est sa faute qui l'a tuée ; — la tortue a

voulu parler ; — elle avait bien serré la perche ; — mais sa langue a causé sa perte.

« Tu le vois donc, ô grand héros ! — Ne parlons pas hors de propos — La tortue a péri, regarde, — pour avoir été trop bavarde.

Revenons aux médaillons des balustrades qui servaient de clôture aux vieux *stupas* de l'Inde. Nous voici à Barhut, ou plutôt au Musée de Calcutta où ont été transportés beaucoup de bas-reliefs retrouvés autour de ce mausolée. Ici, nous apercevons le bodhisattva sous l'aspect d'un coq, sur un arbre perché qui, aussi matois que celui de La Fontaine, fait la sourde oreille aux invitations perfides d'une chatte.

Ailleurs, nous assistons à un défilé d'éléphants parmi les arbres de la forêt. Le bodhisattva avait pris alors la forme d'un pachyderme et il commandait 80.000 de ces animaux. Or il advint que le nid d'une caille se trouvât sur le passage de l'immense troupeau. Celle-ci implora le chef d'épargner ses petits à peine éclos. Le bodhisattva y consentit volontiers et chaque bête fit un détour pour épargner la jeune nichée, sauf une cependant, un farouche solitaire qui fermait la marche et qui, sourd aux supplications de la mère écrasa sans pitié les fragiles oiselets. Celui-là, c'est le mauvais disciple, le traître Dévadatta qui est le Judas Iscariote de la légende bouddhique. Cependant, celui-ci ne tarde guère à être châtié de sa cruauté, car sur le même bas-relief nous voyons une corneille qui lui crève les yeux.

Voulez-vous encore une histoire d'éléphants ? Voici un sujet qui fut particulièrement populaire puisque nous le trouvons à la fois à Sanci, à Barhut et à Amaravati. En ce temps-là, le bodhisattva était un éléphant blanc à six défenses. Un jour qu'il circulait dans la forêt avec ses deux épouses, il lui arriva de s'appuyer à un arbre et d'agiter fortement celui-ci. L'une de ses femmes qui était sous le vent eut la chance de recueillir toutes les fleurs, tandis que l'autre ne recevait que des feuilles mortes et des brindilles. Naturellement, celle-ci fit une scène de dépit à son époux. Elle se laissa mourir de faim, faisant le serment de renaître sous les traits d'une reine, ce qui arriva. Dans sa nouvelle condition, elle envoya un chasseur dans la forêt pour tuer le bel animal. Par un trait d'abnégation suprême celui-ci cruellement blessé, s'agenouille devant le chasseur, l'aidant lui-même à scier ses six défenses. Celles-ci sont apportées à la reine qui, reconnaissant sa trahison, meurt de chagrin.

Sous la forme humaine, le bodhisattva accomplit aussi des actes de renoncement ou de charité. Dans un relief de Borobudur, sous les traits d'un roi, il rachète contre un poids égal de sa propre chair une colombe que poursuivait un épervier. On assiste à l'épisode principal de

cette édifiante histoire, celui où dans un des plateaux d'une balance, il faut ajouter sans cesse un nouveau tribut de chair pour faire équilibre à la colombe dont le poids s'accroît sans cesse, afin d'éprouver le bodhisattva.

Nous arrivons enfin à l'avant-dernière existence du saint, celle où il multiplie les actes de renoncement. Sous l'aspect d'un prince charitable, il distribue toutes ses richesses en aumônes, puis l'éléphant blanc protecteur de son royaume, puis ses esclaves, puis ses chevaux s'attelant lui-même à son char, puis son fils et sa fille, puis sa femme. De l'immense désespoir de celle-ci privée de ses enfants, un écho a survécu dans certains chants aux accents déchirants que l'on entend parfois de nos jours au Cambodge.

J'arrêterai là ces récits des vies antérieures du

Bouddha. Beaucoup de ces histoires ne sont pas dépourvues d'esprit et l'on serait surpris de découvrir dans certaines d'entre elles, un peu de la saveur gauloise de tel conte de Boccace ou de La Fontaine. Ailleurs même, il arrive que se trouve esquissé le type d'Agnès, la jeune héroïne de *l'Ecole des femmes* à qui l'esprit est venu tôt, en dépit des précautions d'un vieil Arnolphe indien. Ainsi à travers ces récits de vieux conteurs ou de naïfs imagiers nous retrouvons quelques tendances foncières de notre tradition médiévale avec parfois des traits de satire ou de comédie qui font qu'ils répondent à travers le temps et l'espace à certaines de nos aptitudes et de nos goûts.

L. MALLERET.



L'hydraulique urbaine et agricole à l'époque des Rois d'Angkor.

par V. Goloubew.

 LE Cambodge actuel est un royaume de quelque trois millions d'habitants dont le territoire s'étend de la Cochinchine au Golfe du Siam, en longeant au Nord la frontière politique de la Thaïlande. Il occupe une superficie d'environ 180.000 kilomètres carrés. L'aspect, si caractéristique, de ce pays est déterminé par une vaste plaine, formée en partie de terrains alluvionnaires, que les crues périodiques du Mékong recouvrent tous les ans d'immenses nappes d'eau. A l'Ouest, cette plaine est limitée par une chaîne de hautes montagnes boisées qui la séparent de la mer. Au Nord, elle renferme la cuvette d'un lac poissonneux, le Tonlé-Sap, autour duquel s'étalent à perte de vue des marécages couverts de joncs, des savanes herbeuses, jalonnées d'arbustes desséchés, des champs incultes et des forêts.

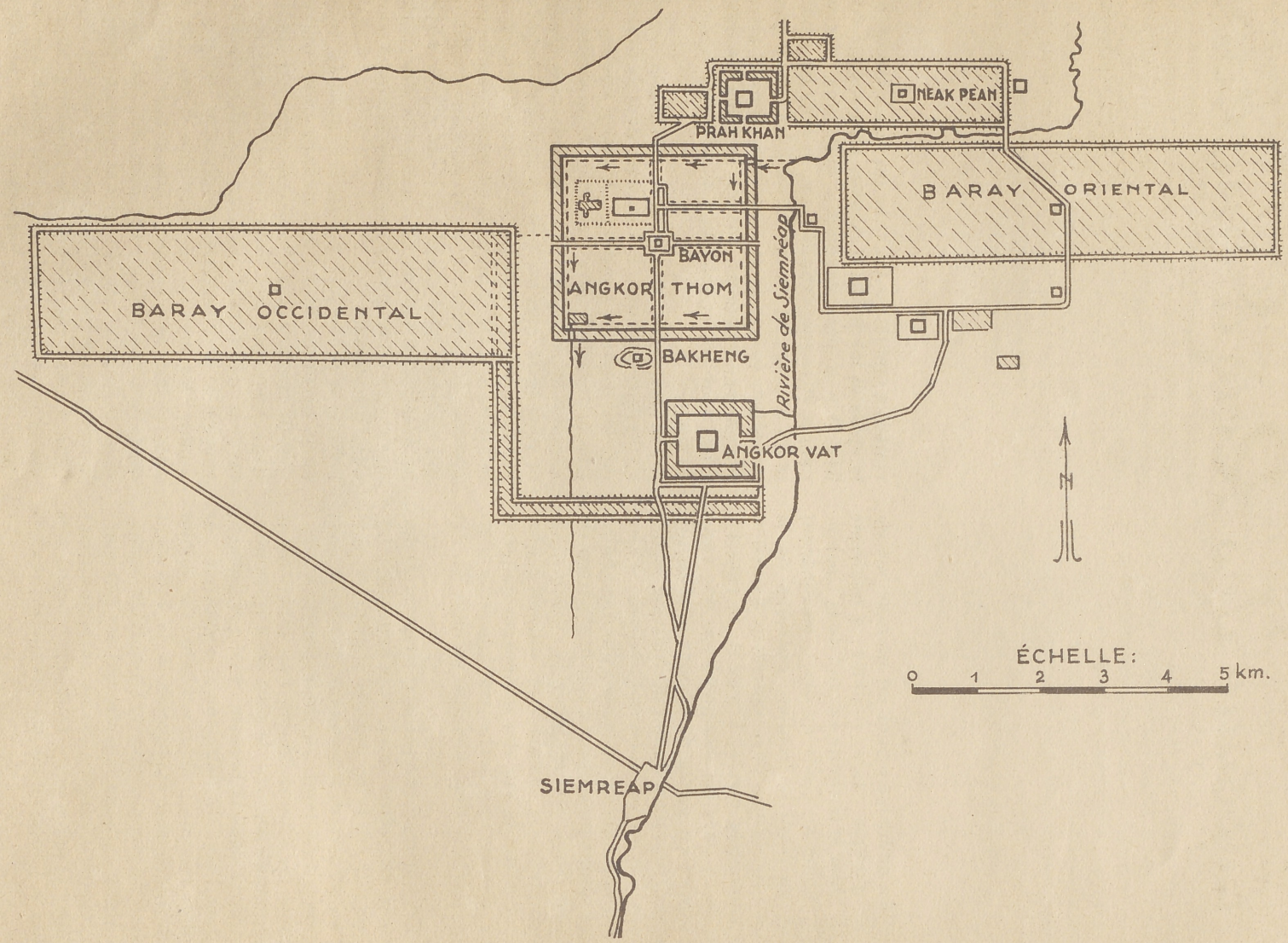
Si la Cochinchine compte actuellement 71 habitants par kilomètre carré, le Cambodge, lui, n'en a que 17. A cette donnée statistique, éloquente en soi-même, s'en ajoute une autre, non moins révélatrice pour un démographe averti : les régions du Cambodge où l'on rencontre le plus de temples khmers, le plus de « villes mortes » perdues dans la brousse, sont précisément celles dont l'état du peuplement s'exprime par des chiffres minimes, sinon par zéro. Ce dernier fait qui trouve son explication à la fois dans l'histoire et la climatologie du Cambodge, a donné lieu à une curieuse légende qui n'a pas manqué de frapper l'imagination de certains auteurs européens. D'après cette tradition, encore très répandue à l'époque où les premiers Français

vinrent s'établir sur les rives du Bas-Mékong, les temples et les palais d'Angkor auraient été édifiés, il y a près de quatre mille ans, par un peuple étranger, venu de loin, et dont on ignore et les origines, et les destinées. Légende de pure invention, car on peut considérer comme scientifiquement démontré que les Khmers d'aujourd'hui sont les descendants directs des Khmers de jadis.

Héritiers politiques d'un vaste royaume de civilisation indienne, le Fou-nan, dont ils avaient été les vassaux pendant plusieurs siècles, les Khmers fondent vers l'an 890, à proximité du Grand Lac, une capitale, Angkor, plus grande et plus belle que les villes jusqu'alors habitées par leurs rois. L'édification de cette cité royale inaugure dans l'histoire de ce jeune peuple une époque de prospérité et de puissance militaire qui atteindra son apogée vers les XI^e-XII^e siècles et à laquelle mettra fin, au cours des siècles suivants, une longue et sanglante guerre d'usure avec les Siamois.

Nous n'avons pas à évoquer, dans le cadre de la présente étude, les splendeurs d'Angkor, tant de fois décrites. Nous tâcherons par contre, dans les pages qui vont suivre, de mettre en relief le rôle considérable que jouaient dans cet ensemble architectural absolument unique au monde, les bassins, les enceintes d'eau, les digues et les canalisations, les ouvrages hydrauliques de toute espèce. On peut dire des souverains d'Angkor qu'ils avaient poussé jusqu'à leurs extrêmes limites l'amour et le culte de l'eau. L'un d'entre eux, et non des moindres, supplie ses successeurs, dans un texte gravé sur une stèle, de veiller à l'entretien d'un immense réservoir creusé par lui à proximité de sa capitale : « Défendez cette œuvre pie... Par égard pour moi, qu'on n'emmène pas en captivité les gardiens, peu nombreux, de cet étang, et qu'il

Le présent article est le résumé d'une conférence faite au Musée Louis Finot à Hanoi, le 31 août, pour les élèves de l'Ecole Supérieure d'Agriculture et de Sylviculture. Le texte complet de cette conférence paraîtra dans le *Bulletin Economique de l'Indochine*.



Carte du réseau hydraulique d'Angkor

ne leur soit fait aucun mal... Les arbres que la terre nourrit de ses eaux comme du lait de ses mamelles, et qui ont pour murmure le doux ramage des oiseaux, défendez-les contre toute atteinte. Comment ne m'accorderiez-vous pas ce que je vous demande?» Pour qui connaît le langage ampoulé et protocolaire des stèles khmères, cet appel a quelque chose d'émouvant, de profondément humain. Il reflète une préoccupation commune à tous les grands rois du Cambodge, celle d'assurer le bien-être de leur peuple par des travaux intéressant l'économie rurale du pays.

L'hydraulique d'Angkor, étudiée en son ensemble, se révèle à nous sous un double aspect. Selon le point de vue où l'on se place, elle nous apparaît tantôt comme l'évocation matérielle d'un vaste concept religieux, pénétré d'éléments cosmomagiques, tantôt comme la réalisation d'un programme technique utilitaire, conçu par d'habiles spécialistes. Si l'on se place à ce second point de vue, on est surpris par la multiplicité et l'envergure des problèmes que l'utilisation des eaux posait aux architectes et ingénieurs d'Angkor, dans un pays où des pé-

riodes de sécheresse absolue succèdent, chaque année, à des déluges et des inondations périodiques. L'ancienne capitale khmère, on le sait, a été élevée sur un sol ferme, non alluvionnaire, à quelque 16 kilomètres à l'Est du Grand Lac. La plaine qui l'entoure suit une pente régulière, allant du N.-N.-E. au S.-S.-O. et qui assure, pendant la saison sèche, l'écoulement des eaux alimentées par les sources d'un massif montagneux, le Phnom Kulên, dont on aperçoit au loin, du haut d'Angkor Vat, la silhouette bleutée.

C'est sur le plateau rocheux du Phnom Kulên que prend naissance la rivière de Siemréap. Ce cours d'eau dont la largeur dépasse à peine celle d'un arroyo moyen, a été un facteur essentiel dans la vie économique d'Angkor. Bien mieux, on ne saurait se faire une idée exacte de l'œuvre immense accomplie par les bâtisseurs de cette capitale, si l'on ne tenait pas compte des soins qu'ils avaient pris d'en assurer l'approvisionnement en eau par un système d'hydraulique urbaine, dont on commence seulement, à la suite de recherches encore toutes récentes, à pressentir l'envergure et l'ingénieuse complexité.



Cliché de I.F.F.E.O

Conduites d'eau sous la muraille d'Angkor Thom

La partie la plus ancienne de ce système remonte au règne de Yaçovarman I, le fondateur de la première ville d'Angkor (fin du IX^e et début du X^e siècle). On peut lui attribuer, sans risque d'erreur, la construction à l'Est de la nouvelle capitale, d'un énorme réservoir d'eau, long de plus de sept kilomètres, connu sous le nom de Bârây oriental, et dont les bords sont constitués par un rectangle de hautes et épaisses digues. De la même époque datent sans nul doute les éléments d'une enceinte d'eau formant un carré régulier et dont les douves Ouest et Sud subsistent encore. Cette enceinte avait pour centre géométrique une colline naturelle, le Phnom Bakheng, que recouvre aujourd'hui une végétation épaisse et sur le sommet de laquelle s'élevait un temple dédié à Çiva, le protecteur divin du royaume khmèr. Cette enceinte devait correspondre à une superficie d'environ 16 kilomètres carrés. La largeur des douves était de 200 mètres. C'est également sous Yaçovarman I que paraît avoir été modifié le cours de la rivière de Siemréap dont le lit actuel, à l'Est

d'Angkor Thom et du Mont Bakheng, affecte le tracé d'un chenal rectiligne.

Les successeurs de ce grand souverain continuèrent avec ardeur son « œuvre pieuse » en ajoutant de nouveaux réservoirs, enceintes et pièces d'eau à ceux qui dataient de son règne. C'est ainsi que deux autres bârây furent établis l'un au Nord-Est, l'autre au Sud-Ouest de la cité royale ; ils représentent ensemble un miroir d'eau d'environ 30 kilomètres carrés. Mais le grand effort, dans le domaine des travaux hydrauliques, fut donné au moment où la nécessité s'était fait sentir de pourvoir de canalisations intérieures la seconde ville d'Angkor, édifiée au Nord du Phnom Bakheng, celle qui porte aujourd'hui le nom d'Angkor Thom. Pendant longtemps, on avait ignoré l'existence, dans le sol de cette « ville morte », transformée en forêt tropicale, d'un vaste ensemble de bassins et de douves qui justifient amplement, depuis leur découverte, le témoignage du P. de S. Antonio, lequel avait écrit d'Angkor, en 1570, qu'on y voyait « maintes fontaines et canaux pour la propreté ». Leur



Cliché de l'E. F. E. O.

Dégagement d'un canal à gradins de pierre dans Angkor Thom

présence s'était révélée au cours d'une campagne de fouilles et de sondages effectuée dans Angkor Thom par l'Ecole Française d'Extrême-Orient (1932-33). L'apparition inopinée de ces vestiges marque le départ d'une série de recherches, actuellement en cours, et qui sans doute ne seront pas menées à bonne fin avant plusieurs années. Si l'on s'en réfère à certaines données déjà acquises sur le terrain, l'ancienne capitale du Cambodge, à l'époque de sa prospérité, se présentait sous l'aspect d'une ville mi-terrestre, mi-aquatique, assez semblable à Venise ou à Bangkok, et dont le plan, rigoureusement géométrique, s'adaptait à celui d'un réseau d'eau, alimenté par la rivière de Siemréap.

D'un intérêt non moindre pour les spécialistes sont les travaux d'hydraulique agricole, effectués par les souverains khmers dans le voisinage immédiat d'Angkor. Pour qui tient à en connaître toute l'étendue, l'avion est un auxiliaire précieux. Ce sont des photographies aériennes qui ont permis d'en reporter les principaux éléments sur la belle carte d'Angkor au 1/40.000^e, établie par le Service Géographique de l'Indochine en 1939. Là également, il s'agit d'une étude

de longue haleine, mais cette fois, hâtons-nous de l'ajouter, les historiens et les archéologues ne seront pas seuls à en profiter, car parmi les digues, levées de terre et canaux d'irrigation, abandonnés depuis des siècles à la brousse, il en existe un certain nombre qui pourront être remis en état sans trop de difficultés, et utilisés pour les besoins de l'agriculture moderne.

Séduits par la magnificence des palais et temples khmers repris à la forêt, les auteurs européens, spécialisés dans les études cambodgiennes, n'ont peut-être pas prêté une attention suffisante aux nombreux témoignages d'apparence moins prestigieuse que les maîtres d'Angkor nous ont laissés de leurs longs et glorieux règnes. Dans un discours, adressé, voici quatre ans, aux professeurs et élèves du Lycée de Dalat, M. George Cœdès, Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, avait mis en relief le rôle important que l'archéologie de l'Indochine aura à jouer, un jour, dans le domaine des réalisations économiques et sociales. « Nous vivons, disait-il, dans un pays chargé d'histoire, où les problèmes économiques qui nous préoccupent se sont déjà posés depuis long-



Cliché de l'Aéronautique Militaire de l'Indochine

Chaussées khmères et ancien chenal d'irrigation dans la région d'Angkor

temps aux autochtones. Croyez-vous qu'il soit sans intérêt pour un ingénieur des Travaux publics de connaître le tracé des anciennes chaussées qui sillonnaient l'Empire khmèr ? Les Khmèrs, les Chams, les Annamites n'avaient pas attendu notre venue pour irriguer leurs plaines rizicoles. Ne croyez-vous pas que sur ce point encore nos techniciens de l'hydraulique agricole tireraient quelque profit de l'étude des travaux de barrage et de canalisation qui furent entrepris par les anciens rois, et dont l'abandon est responsable de l'assèchement et de l'appauvrissement de vastes territoires ? » Il suffit d'avoir survolé, ne fût-ce qu'une seule fois, les plaines au Nord et à l'Est du Grand Lac, plaines aujourd'hui désertes et stériles, mais que traversent encore en tous sens les anciennes chaussées et digues khmères, pour se rallier sans réserve à la pensée de ce grand ami et connaisseur du Cambodge, qu'est M. G. Coédès, l'un de ceux pour qui l'Indochine du passé se reflète et revit dans l'Indochine du présent.

V. GOLOUBEV.



Le Srah Srang (Angkor). — Cliché de l'E. F. E. O.



Village khmèr occupant les bords d'un réservoir d'eau rectangulaire partiellement colmaté et transformé en rizières (région d'Angkor)

Cliché de l'Aéronautique Militaire de l'Indochine.

L'INCINÉRATION

DE FEUE S. A. R. LA PRINCESSE SAMDACH MCHAS PHA CHANTARAC AMPOR

DERNIÈREMENT se sont déroulées à Phnom-penh les fêtes de l'incinération de feu S. A. R. la Princesse Samdach Mchas Chantarac Ampor, fille de S. M. Norodom, Roi défunt.

Princesse de sang royal, S. A. R. Samdach Mchas Chantarac Ampor occupait parmi les enfants du Roi Norodom une place particulièrement en vue ce qui lui valut d'être élevée au rang *Pha* ou, nom inscrit sur le *Livre d'or*.

Elle décéda à Phnom-penh le 11 août 1940 dans sa 82^e année après s'être signalée par sa grande bonté et sa parfaite dignité de vie.

Le 8 octobre à 15 heures, un cortège important défilait à travers les quartiers cambodgiens de la Capitale pour conduire la dépouille mortelle au terrain sacré du Mén au milieu d'un silence religieux que le son grave du gong rompait de temps à autre.

En tête du cortège venaient les porteurs de bannières blanches vêtus et coiffés de blanc, puis à bras également une grande statue de Bouddha, enfin, sur des palanquins les hauts dignitaires religieux. Suivaient de nombreux bonzes et les membres de la Famille royale en costume de deuil.

La journée du 9 fut marquée par l'incinération proprement dite.

Les préparatifs consistèrent dans la démolition du catafalque d'or à cinq étages sur lequel était exposée l'urne funéraire et l'édification du bûcher.

Peu avant 17 heures, Sa Majesté Monivong et M. le Résident Supérieur Thibaudeau arrivaient au Mén où les gardes indigènes et royaux leur rendaient les honneurs. M. le Résident Supérieur était accompagné de l'Inspecteur des Affaires administratives, du Directeur des Bureaux, du Résident-Maire et du Chef de Cabinet.



Après la musique du Prakom, Sa Majesté, assistée de M. le Chef du Protectorat, se leva et se dirigea vers la Tour du Mén où à 17 heures, le feu fut officiellement communiqué au four crématoire, veillé par des bonzes et des Bakous devant une foule dense et recueillie.

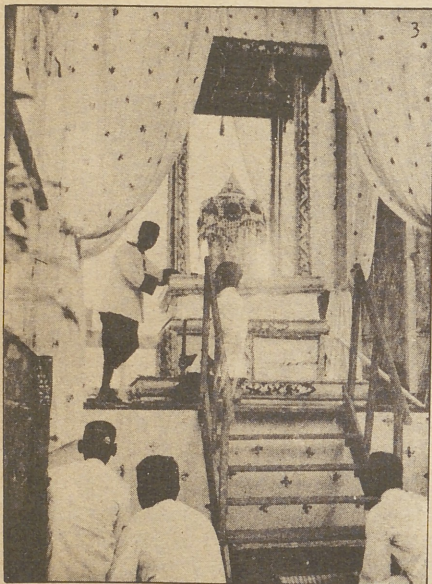
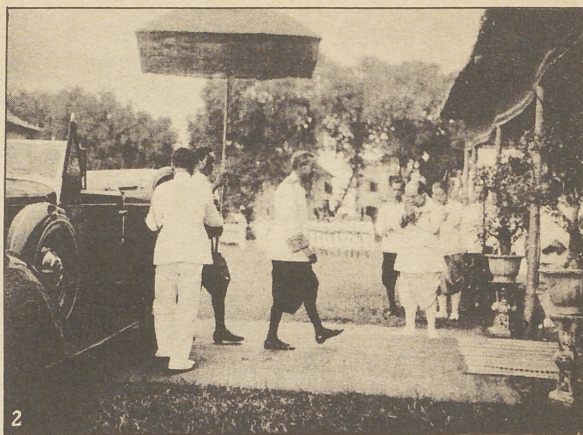
Le troisième jour, après que les cendres mortuaires eurent été recueillies par les membres de la Famille royale et les prières récitées par les bonzes, les cendres furent transportées en cortège à la Salle du Trône dans le pavillon du culte des ancêtres royaux.

Le cortège funèbre



L'INCINÉRATION

DE FEUE S. A. R. LA PRINCESSE SAMDACH MCHAS PHA CHANTARAC AMPOR



1. — L'arrivée de S. M. SISO-WATH MONIVONG et M. le Résident Supérieur THIBAudeau au terrain sacré.

2. — L'arrivée de S. M. SISO-WATH MONIVONG à la tribune.

3. — Le four crématoire.

4. — L'urne contenant la dépouille mortelle de la princesse.

5. — S. M. SISOWATH MONIVONG et M. le Résident Supérieur THIBAudeau arrivent au four crématoire.

6. — La Colonie européenne se dirige vers le four crématoire.



La visite de M. le Résident Supérieur à Nam-Dinh

Le 31 octobre, le Résident Supérieur au Tonkin s'est rendu en tournée à Nam-dinh, province qui a eu à souffrir du passage de deux typhons au cours de ces derniers mois. M. Rivoal a visité tout spécialement la région Sud de cette circonscription, où se pose avec la plus grande acuité le problème démographique puisque l'on y trouve des taches de densité de plus de 2.000 habitants au kilomètre carré.

Le Chef du Protectorat a pu examiner quelques-unes des très heureuses réalisations dues à la clairvoyante et tenace action du Résident Lotzer.

En premier lieu le Résident Supérieur a visité la Société d'Assistance et de Prévoyance rurale du phu de Xuân-truong. Cet organisme à forme

coopérative consent des avances sur récoltes, des prêts sur récoltes. Bien qu'il ne fonctionne que depuis peu de temps son heureuse influence commence à se faire sentir dans la région. 1.252 petits propriétaires et détenteurs de Cong-diên ont déjà bénéficié de son aide.

M. Rivoal visite ensuite le casier de Ngô-dông. L'aménagement du casier a été réalisé par la population des villages intéressés sous la direction du Service Hydraulique et des Travaux Publics. En moins de 6 mois un canal principal et six canaux secondaires ont été curés en même temps qu'était construite la digue maritime de Lac-thuy qui permettra la mise en culture de 4.000 mûs de lais de mer. L'ensemble de ces travaux représente 385.000 m³ de déblais et 400.000 m³ de



Arrivée du Résident Supérieur et du Résident de Nam-Dinh au canton de Quat-Lam

remblais — travail remarquable si l'on considère l'outillage dont dispose la population et le fait que la digue a été construite dans des terrains formés presque uniquement d'alluvions liquides.

Dans deux casiers voisins, ont été creusés en l'espace de 8 mois seulement deux grands canaux régulateurs, Song Muc et Song Lac-quan, d'une longueur totale de 34 kilomètres représentant près d'un million de mètres cubes de déblais. Ces canaux présentent le double avantage de régulariser et d'augmenter le rendement des rizières — de procurer aux habitants intéressés une récolte supplémentaire et de permettre le transport facile des récoltes vers les lieux de vente ou de consommation.

Si l'on ajoute à ces travaux, ceux exécutés dans certains casiers secondaires, la campagne des travaux des années 1939-1940 représente en réalité, plus de 2.000.000 de mètres cubes de terrassements, exécutés par les habitants.

C'est bénévolement que la population a accepté d'accomplir ces travaux à des prix de base très minimes, étant donné qu'ils seront les premiers à en bénéficier.

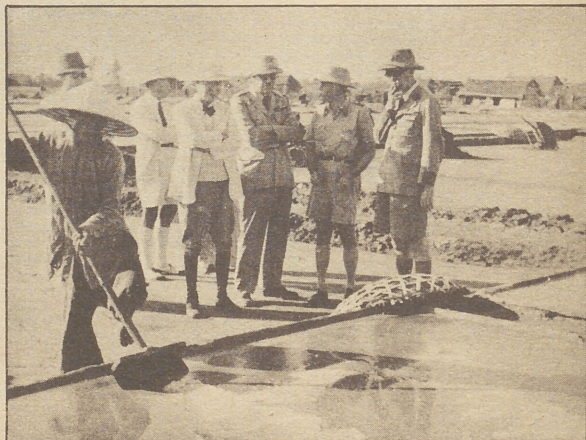
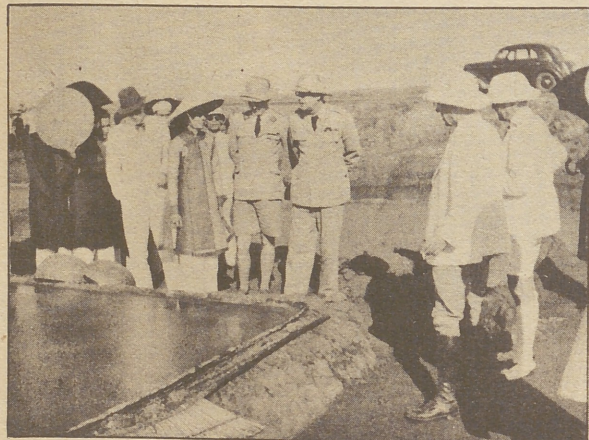
Ces résultats des plus heureux n'ont pu être obtenus que grâce aux exceptionnelles qualités d'organisateur de M. Lotzer qui, payant sans cesse de sa personne, a su tirer d'une masse rurale le maximum de force créatrice pour le plus grand bien de la collectivité. Il est juste également de reconnaître qu'il a été remarquablement secondé par une équipe d'ingénieurs et de surveillants du Service Hydraulique qui n'a ménagé ni son temps, ni sa peine.

Le Résident Supérieur a terminé sa tournée par une longue visite des salines de Van-Ly. Les perfectionnements et aménagements apportés récemment à leur exploitation, grâce à la collabo-



Au Phu de Xuân-Truong

ration du Service des Douanes et Régies et des Autorités provinciales, permettent d'escompter une augmentation sérieuse de la production de sel dans cette région. Après s'être minutieusement renseigné sur les conditions de vie des sauniers, leur travail, leur rémunération, le Chef du Protectorat a profité de sa visite pour faire mettre à l'étude les améliorations qu'il semble possible de réaliser dans le régime de la vente du sel.



Aux Salines de Van-Ly



Le Jour des Morts

A Saigon... →



... et à Phnom-Penh



M. TRUC, Inspecteur des Affaires Administratives, représentant du Résident Supérieur ; le Général De BOIBOISSEL ; S.A.R. le Prince SURAMARITH, représentant de Sa Majesté,

← sortent du Cimetière.

De gauche à droite. — M. VERNE, Président des Médaillés Militaires ; M. DOUCET, Résident-Maire de Phnom-Penh ; le Général De BOIBOISSEL ; M. TRUC, Inspecteur des Affaires Administratives ; S.A.R. le Prince SURAMARITH ; M. COLAS, Président de l'Amicale des Anciens Combattants,

→ devant le Monument aux Morts.

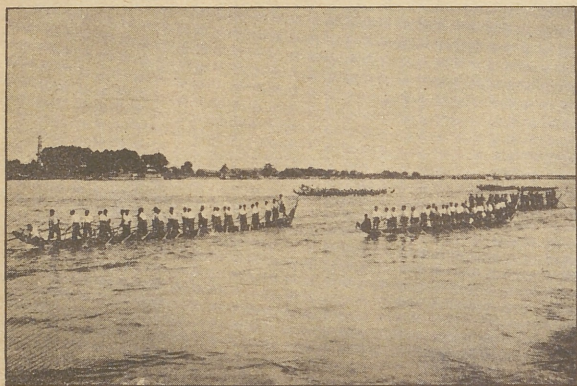


La Fête des Eaux à Phnom-Penh

IL n'y a pas au Cambodge de fête plus populaire que celle de la Fête des Eaux qui va cette année être célébrée les 13, 14 et 15 novembre 1940.

De Sa Maison Flottante, où Elle se rend au milieu d'un cortège plein de pittoresque et qui respecte entièrement les anciens usages, Sa Majesté préside pendant les trois jours, les cérémonies traditionnelles de la Fête : Courses de pirogues, coupe de la lanière sainte qui barre le fleuve, purification royale dans l'eau du fleuve, défilé des barques illuminées.

Et c'est un spectacle bien difficile à décrire mais qu'on ne se lasse de voir que celui de ces centaines de pirogues aux lignes profilées, mon-



La Course de Pirogues

tées par des milliers de rameurs, les uns assis, les autres debout, tous vêtus de couleurs chatoyantes, s'excitant mutuellement de la voix.

Et ce sont les lazzi du bouffon qui, debout sur la pirogue, vêtu d'un costume plus ou moins grotesque, encourage ses coéquipiers, nargue ses concurrents et formule en passant devant les autorités, les critiques et les revendications du peuple.

Spectacle magnifique lui aussi que celui de cette berge où s'étage la foule multicolore des Cambodgiens en costume de fête.

Les sampots de soie aux chauds coloris miroitent au soleil dans un assemblage de teintes les plus diverses où s'amalgament entre autres les rouges éclatants, les violets presque noirs, les verts les plus variés, le tout parsemé des taches d'or que font les robes de bonzes.

Ils sont là venus de loin assister à ces joutes nautiques où vont peut-être triompher les couleurs de leurs pagodes. Ils rient aux plaisanteries des bouffons, ils crient de satisfaction en voyant se retourner une pirogue et tomber à l'eau des concurrents redoutés, ils crient victoire quand



Une des pirogues concurrentes.

la barque de leur village franchit la première, la ligne d'arrivée. Et c'est un enthousiasme indescriptible quand du milieu des eaux jaillissent les premières fusées du feu d'artifice pendant qu'au large lentement passent les barques illuminées.

Comme le disait si bien M^{me} Jeanne Cuisinier : « Il ne faut pas regarder la Fête des Eaux, il faut la vivre ».

En raison des événements actuels, les réjouissances publiques qui accompagnaient la célébration de cette fête seront supprimées, mais les cérémonies rituelles sont maintenues avec le même faste et la même solennité que les années précédentes.

L'éclat et le pittoresque de cette fête si appréciés de tous, Européens et Indochinois, ne manqueront pas cette année encore d'attirer une foule nombreuse de touristes qui n'auront certes pas à regretter leur voyage dans la Capitale khmère.



LA SEMAINE...

...EN INDOCHINE

Le pays tout entier s'était recueilli devant ses morts. Du Sud au Nord, des rivages de l'Annam aux rivages du Mékong, des hommes par milliers sont venus prier, se souvenir, chercher un exemple de fierté, d'énergie, d'espérance. C'est parfois — est-ce vraiment un lieu bien commun de le répéter ? — en se tournant vers le passé que nous pouvons augurer hardiment de l'avenir. En Indochine, que ceux qui doutent veuillent bien songer un instant à ceux qui ont fait de l'Indochine ce qu'elle est. Ils trouveront des leçons de force et de courage pour les aider à surmonter les jours difficiles que nous traversons.

Nous ne savons si l'expression « jours difficiles » traduit fidèlement notre pensée.

Après septembre tout est revenu au calme. En peu de jours le pays avait retrouvé sa physiologie normale. Les familles du Sud remontaient vers le Nord. Rien n'avait changé. Pourtant le pays avait eu conscience que quelque chose de grave s'était passé, et comme il arrive aux heures de crise et de danger, toute la population s'était groupée autour de son Chef en un élan d'unanime approbation.

Cette approbation que nous tenons pour acquise est nécessaire. Sans confiance, un peuple ne saurait vivre. Il est réconfortant de se rendre compte de la façon spontanée, totale, avec laquelle cette confiance s'est manifestée. Non pas essentiellement par de bruyantes démonstrations épistolaires de patriotisme mais par des affirmations moins éclatantes mais plus sensibles. Les heures de crise passées, le pays s'est remis au travail. La campagne désertée a vu revenir les paysans, les buffles lents, les labours du proche hiver. Les écoliers du Lycée que l'évacuation avait envoyés à Dalat ont repris leurs classes un instant interrompues. Heureux âge que celui où cette expédition précipitée par le danger gardera la valeur d'un beau voyage ! Les familles un instant disjointes se sont reconstituées. Partout le travail a repris suivant un rythme connu depuis toujours.

Il y a cependant dans les esprits et dans les cœurs comme la notion d'une époque nouvelle à vivre. Tous les jours, des faits viennent rappeler aux hommes que les heures de facilité ne sont plus de mise : les prix montent, certaines

denrées se raréfient, des bruits d'armes se font entendre au milieu du Pacifique, les communications maritimes avec la France demeurent toujours précaires, les nouvelles rares. Le conflit européen loin de s'éteindre vient au contraire de s'étendre dans les Balkans et nul ne peut prétendre qu'il en restera à ce stade. Dans un monde en pleine transformation l'esprit conformiste des Indochinois a eu quelque peine à s'adapter : il est en vérité, il faut se l'avouer en toute humilité, des habitudes du temps de paix dont l'absence paraissait intolérable aux premiers jours de l'armistice : l'absence de communications aériennes régulières avec la France par exemple pour ne citer que cette restriction. Puis la nécessité d'une discipline nouvelle s'est imposée d'elle-même progressivement. Comme l'Indochine économique en arrive pour certains produits de consommation courante à vivre en semi-autarcie, les Indochinois se sont tournés vers le Chef responsable de leurs destins pour prendre conseil, trouver du courage.

Aucun de nous — de ceux qui réfléchissent et qui voient — ne songerait à envier le sort de l'homme à qui revient le mérite de guider le pays à travers les récifs qui parsèment le chemin imprécis de l'avenir. Il n'est pas dans nos habitudes de louer immodérément. Nous considérerons seulement la situation de ce pays qui est le nôtre, de cette terre que le sang français versé depuis 70 ans a fait terre d'Empire, terre française ; vaste contrée aux horizons variés, heurtés et doux, aux populations attentives aux efforts de bien-être des dirigeants, où nombre d'entre nous sont nés, et qu'ils considèrent plus que jamais comme une seconde patrie française. Dans les heures difficiles que traverse le Monde, malgré le conflit qui gagne à l'Extrême-Ouest, malgré la Chine en feu, le Mékong discuté, malgré le pétrole néerlandais ardemment négocié, malgré le belliqueux remue-ménage dans les bases du Pacifique, la conscience indochinoise s'est identifiée avec celle de son Chef, marin à tête froide et à décision réfléchie. L'Indochiné qui veut de toutes ses forces rester française ne saurait avoir, en ce moment, de meilleur Directeur de conscience.

C'est le sentiment qu'a exprimé la manifestation cambodgienne du 5 novembre au cours de laquelle des milliers et des milliers de Cambodgiens affirmèrent, sans restrictions, leur volonté de vivre en terre française.

... EN FRANCE

Après le discours du Maréchal Pétain dont le retentissement dans le monde fut immense, la France faisant confiance au Chef de l'Etat se remit avec calme au travail de reconstruction de la nation. Les commentaires étrangers sur la politique française sont significatifs. La plupart l'estiment réaliste, conforme avec les circonstances, adaptée aux leçons du passé. La propagande anglaise loue cependant beaucoup moins la direction donnée à notre diplomatie. Nous l'écoutons avec attention dire son dépit et clamer son incrédulité. Il y a cinq mois nous eussions volontiers admis semblable argumentation, comme nous admettions la valeur patriotique de certaines dissidences. En cinq mois hélas ! que de valeurs intellectuelles, sociales, politiques que nous considérions comme honnêtes, normales, solides, se sont effondrées dans le grand mouvement général des idées et des choses. Le doute est entré dans notre esprit. Un grand cas de conscience se posait. Avions-nous le droit d'identifier l'esprit de la France tout entière à celui d'un homme qui, pour brillant qu'il était, n'avait cependant pas réussi à soulever le pays ? en fait il n'avait réuni en Angleterre au lendemain de l'armistice que des comparses de faible envergure.

Les événements marchent vite en notre siècle. Le prodigieux égoïsme des Anglais contribua du reste à clarifier la situation. Il nous était devenu impossible de suivre les partisans de De Gaulle, approuvant la nécessité de Mers-el-Kébir et de Dakar. « Messieurs les Anglais seraient-ils plus français que les Français ? » s'est écrié l'amiral Darlan dont personne ne peut douter du patriotisme.

Depuis, des mois sont passés. Des polémiques passionnées ont démontré l'inanité de certains mouvements de foule trop restreints ou improvisés. Quelle signification précise peut-on attribuer à la participation d'une minorité de français au mouvement du général De Gaulle ? Il faudrait alors admettre par exemple que la très grosse partie de la flotte française restée fidèle ait perdu subitement le sens des réalités au profit de la fraction dissidente. On a su depuis, et ceci n'est pas une preuve de l'enthousiasme des marins français de l'amiral Muselier vis-à-vis du Gouvernement anglais, que les navires français en stationnement dans les ports anglais avaient été « pris en charge », par des marins britanniques armés.

A quoi bon au fait remuer ces pénibles images des premières heures de la défaite quand nous pouvons tirer à présent une magnifique leçon

de patriotisme par la façon dont la politique du Maréchal Pétain a été approuvée par le peuple français.

Le voyage entrepris le 5 octobre par le Chef de l'Etat n'a-t-il pas donné lieu à un véritable et touchant plébiscite ? Quoi, cet hommage spontané de la foule aux gares d'arrivée, cet enthousiasme délirant de la jeunesse, les innombrables acclamations des anciens combattants, les larmes des femmes ne seraient pas sincères ? Les autres larmes, d'hommes cette fois, larmes des soldats prisonniers dans un camp de concentration que le Maréchal avait visités au retour de son entrevue avec le Führer, ne seraient pas sincères ? Qui oserait avoir le cynisme de l'affirmer ?

La vérité se fait progressivement jour à travers l'inextricable chaos des premières heures. Nul homme, soyons-en bien convaincu, ne pouvait au lendemain de l'armistice représenter la France avec une telle efficacité. Nul homme — s'il existe qu'on nous le nomme — ne pouvait la représenter avec autant de force, avec autant de dignité personnelle. Nous connaissons le respect que les Allemands professent pour la valeur militaire des hommes de guerre. Quel homme pouvait-il, sans le moindre effort, imposer aux yeux des Allemands le même respect à la France qu'il incarnait, que le vieux Maréchal déjà grand vainqueur de Verdun ?

Soyons clairs avec nous-mêmes et voyons les faits objectivement, avec la confiance que nous devons avoir envers un homme qui s'est offert si noblement et si complètement au service de la Patrie. Comment douter de la noblesse de ces paroles prononcées à l'Académie des Jeux de Toulouse où M. De Pesquidoux recevait le Maréchal : « Vous avez deviné les sentiments qui m'animent lorsque je veux faire revivre en même temps que les anciennes provinces leurs traditions séculaires. Vous avez évoqué les déclarations que j'ai faites à ce sujet dans mon récent message. Toutes les promesses que j'ai faites je les tiendrai. J'y suis fermement résolu.

« Vous saurez que je hais le mensonge, que je ne veux dire que la vérité, je continuerai à la dire tant qu'il sera nécessaire. »

Chose curieuse, une partie de l'opinion publique a voulu voir dans le séjour prolongé du gouvernement à Vichy, comme un oubli ou une marque d'indifférence à l'égard de la France occupée. M. Peyrouton a fait justice de cette pensée :

« Une pareille interprétation est aussi fautive qu'injurieuse. Plus que quiconque le Maréchal et son gouvernement souffrent dans leur action et dans leur sensibilité du dualisme de la France,

mais nous ne sommes pas les seuls et beaucoup de gens sont portés à l'oublier. Si on pense que la présence de la puissance occupante se manifeste de Dunkerque à Biarritz, on comprendra peut-être mieux certaines attitudes.

« ... Le jugement de l'histoire, que tous les bons citoyens espèrent prochain, flétrira comme il convient les politiciens d'inconscience et d'aventure qui, ayant tout fait pour affaiblir nos forces de résistance au point de vue moral et matériel, nous ont lancés par passion ou par cupidité dans une aventure dont nous mesurons maintenant toute l'ampleur. »

Nous arrêtons à ces commentaires notre chronique de la semaine.

...EN EXTRÊME-ORIENT

Les Américains continuent à partir d'Extrême-Orient. Bateaux après bateaux les citoyens des Etats-Unis quittent Chine et Japon. Quelle signification tirer de cet exode précipité ? Le moins que l'on puisse envisager est qu'une tension sérieuse se trouve dans les relations nippo-américaines. Le Japon a beau estimer que ce départ est une excellente « purge », nous croyons toutefois que cette opinion d'un journal de Tokio ne reflète pas exactement l'opinion générale.

Les négociations commerciales entre le Japon et les Indes Néerlandaises ont repris. C'est le consul général à Batavia qui négocie sur place en attendant le retour de M. Kobayashi.

N'oublions pas que ces négociations sont doubles. L'agence Domei l'a du reste annoncé le 8 courant : « La Grande-Bretagne négocie avec les Indes Néerlandaises au sujet de la vente du pétrole au Japon, a déclaré le Sous-Secrétaire aux Affaires étrangères Butler devant les Communes ».

A n'en point douter la position de Sumatra, Java, Bornéo, vendeurs, entre deux acheteurs également décidés à lui acheter — nous n'avons pas dit : prendre — toute sa production ne laisse pas que d'être très délicate. Qui des deux aura le dernier mot ?

En Birmanie le trafic de la route de ravitaillement du Maréchal Chiang-kai-Sek n'appelle aucun commentaire de notre part. Nous sommes dans l'ignorance profonde de l'exact état de la fameuse route. Les radios ont du reste fait preuve, de part et d'autre, d'une discrétion assez surprenante pour être notée.

Dans le Pacifique il n'est bruit que d'un front commun américain britannique. Port-Darwin et Singapore seraient utilisées par la Marine américaine. On s'en doutait depuis longtemps. L'arrangement dont il est question aurait pour effet immédiat de libérer pas mal de navires de guerre, cuirassés, croiseurs, destroyers et sous-marins dont l'Angleterre a un besoin de plus en plus pressant au fur et à mesure que l'Axe étend le champ de son contre-blocus aérien et sous-marin.

En Chine le Commandant du Corps expéditionnaire japonais a annoncé qu'il évacuait Nanning devenu sans valeur stratégique. Par contre le départ des troupes nipponnes du Hou-pe est formellement démenti. Entre deux affirmations contraires il vous appartient chers lecteurs de chercher l'opinion moyenne.

D'Extrême-Orient nous vient la nouvelle (Cf. *Impartial*, 30 octobre 1940) du passage aux partisans de De Gaulle de la Nouvelle-Calédonie. On sait que le Gouverneur de la Colonie était le Lieutenant-Colonel Denis, Officier supérieur fort distingué qui avait d'ailleurs fort bien réussi dans son œuvre de remise en ordre des esprits et des choses. Il avait à sa disposition l'avis *Dumont d'Urville* dont le Commandant avait si spirituellement répondu à une communication de l'Amiral Muselier. C'est alors que vint M. Sautot, Haut Commissaire pour le condominium franco-britannique des Nouvelles-Hébrides. Mais comment vint-il, direz-vous ? Voici : il arriva sur le croiseur australien *Adélaïde*. Vous comprenez ? Pas encore. Alors veuillez écouter : *Adélaïde*, croiseur en service depuis 1936, 72.000 CV., 33 nœuds, 5.100 tonnes, 8 canons de 152, trois de 102, quatre de 47, 12 mitrailleuses ; de l'autre côté *Dumont d'Urville*, aviso colonial en service en 1934, 3.200 chevaux, 15 nœuds 5, 1.969 tonnes, 3 canons de 138, quatre de 37, 6 mitrailleuses. Vous comprenez maintenant pourquoi M. Sautot a été mis à la place du Lieutenant-Colonel Denis et pourquoi celui-ci a été arrêté ?

...DANS LE MONDE

L'élection de M. Roosevelt a été évidemment *the great event in the world*. On donnait cette élection comme très ouverte. Une fois de plus tous les parieurs se trompèrent. La noble incertitude du sport, puisque véritablement les Américains considèrent cet événement un peu comme tel, joua à plein. Le Président Roosevelt — fait unique dans les annales américaines — fut réélu pour la troisième fois avec un nombre de voix

sensiblement double de celui de son adversaire Wilkie.

Quand *Indochine* paraîtra, les résultats seront déjà vieux de huit jours. Tout le monde aura connu par le menu les moindres détails de ce fantastique événement. Il en est de savoureux comme il en est de tristes. Seules les conséquences comptent. 39 millions d'Américains ont approuvé Roosevelt, 21 millions ont voté pour Wilkie. Les uns et les autres sont d'accord pour une aide massive à l'Angleterre, sans plus. Rien de bien différent quant au fond dans les programmes respectifs des candidats. Sur la conscription, la Défense nationale, sur les questions sociales et économiques nous ne voyons aucune opposition de doctrine. « Alors, s'écrie un quidam, pourquoi cette campagne électorale, ces feux de joie, ces extinctions de voix, ces rasades, ces œufs, ces tomates, ces rappels d'Eléonore au balcon du Président ? » Ceci, chers lecteurs, est une histoire pour les temps à venir.

En Afrique la zone internationale de Tanger est devenue zone espagnole.

En Grèce il ne semble pas que l'armée envahie soit disposée à subir le même sort que les Polonais devant les Allemands.

Le duel anglo-allemand continue, mais avec aggravation semble-t-il du côté anglais par suite de l'extension du champ des opérations aériennes des Allemands. Les milieux maritimes de Londres pensent que des bases aéro-navales en Irlande serviraient éminemment la défense côtière ainsi que celle des convois. Mais M. de Valéra demeure intransigeant.

Les bombardements allemands semblent diminuer légèrement d'intensité. Les Londoniens se sont même félicités d'avoir pu dormir la nuit du dimanche 3 au 4 octobre sans être dérangés. Côté anglais il y a eu des bombardements lointains. Celui des usines Skoda remonte il est vrai à 15 jours, mais celui de Milan reste dans l'actualité hebdomadaire.

En Egypte situation inchangée. Anglais et Italiens fourbissent leurs armes en attendant le développement des événements. Turquie et Russie restent également attentifs devant le conflit grec.

LA VIE INDOCHINOISE

Préoccupations ménagères.

Un lecteur nous avait écrit à propos de pommes de terre et de vin. Mon Dieu nous avouons que la question ne vous avait jamais encore paru très préoccupante. Hier on nous a parlé de yaourt et de fromage. Devant notre incompetence nous avons saisi le conseil de

famille de ces graves questions ménagères. On nous apprend qu'effectivement les pommes de terre avaient passé de quatre cents (tarif 1936) à trente-cinq cents, tarif officiel 1940. Ce qui est évidemment pas mal. Toutefois le vieux *bép* nous les comptait parfois quarante-trois cents le kilo. C'est la raison pour laquelle nous en sommes venus un moment aux patates annamites qui ne coûtent que sept cents le kilo, qui sont sucrées, tendres à souhait, et dont on fait des frites très acceptables. Essayez. Malheureusement, si l'Indochine entière se met un jour aux patates, toujours en raison de l'éternelle loi de l'offre et de la demande, il est à prévoir une montée en chandelle des prix de cet estimable tubercule.

Un autre légume de remplacement nous a été fourni par la papaye verte à usages multiples : utilisée avantageusement à la place des salsifis, en choucroute, ou au beurre, la papaye est délicieuse. En cherchant bien, on trouverait certainement d'autres usages.

Quant au vin dont un journal saïgonnais appréhendait des probabilités de restrictions, il est certain qu'aucun produit ne pourra le remplacer avec autant de bonheur. Il est douteux que la bière puisse pallier une carence du vin.

D'autres doléances nous viennent à propos de lait et de fromage. Lait et fromage frais ne se trouveraient plus en quantités suffisantes pour répondre à la demande. Nous avons du reste personnellement éprouvé l'inconvénient d'être privé de fromage frais un jour où notre enfant se trouvait indisposé.

Il y a de beaux jours semble-t-il pour les marchands de lait et les producteurs de bière en Indochine.

Attachement cambodgien.

Nous donnons par ailleurs dans la revue de la Presse un extrait de l'*Echo du Cambodge* relativement à la manifestation du 4 novembre à Phnom-penh. Il n'est pas inutile d'y revenir. La signification d'une manifestation de cet ordre — la première de ce genre à Phnom-penh — n'a pas besoin d'être soulignée. Rien de belliqueux, rien de tendancieux, mais de l'ordre, de la mesure, de la dignité. Sur des drapeaux tricolores, des étendards royaux et des banderoles on pouvait lire « Vive la France ! Vive le Cambodge ! Vive le Roi » — « Khmers, nous voulons rester Khmers ! » — « Sisophon, Battambang et Siemréap, provinces khmères ». Ce fut une grande et belle manifestation du peuple khmèr dont le loyalisme et l'attachement à la France ont été exprimés avec une puissante dignité.

La mort de M. de Tastes.

C'est un grand administrateur qui disparaît. Mieux encore un homme de cœur. Il s'est éteint le vendredi 2 novembre à l'Hôpital Grall où il se trouvait en traitement.

Forte personnalité, M. de Tastes est mort après trente années de travail fécond, sans avoir pu donner la mesure de son intelligence si vive et si prenante ; de son courage civique, de son esprit de décision, de sa valeur d'homme. Son trop bref passage au Protectorat du Tonkin ne lui permit pas de déployer toutes ses capacités de grand chef.

En adressant à M^{me} de Tastes, à ses enfants l'hommage de notre tristesse très vraie et très profonde, nous ne pensons pas mieux servir la mémoire du disparu en reproduisant l'émouvante allocution dite sur sa tombe par M. le Gouverneur de la Cochinchine :

« Résident Supérieur de Tastes, c'est avec une profonde émotion que j'ai reçu l'honneur de vous porter au nom de son chef l'Amiral d'Escadre Decoux, Gouverneur Général, le salut et l'honneur de l'Indochine entière.

C'est tout secoué de la douleur que causa à tous : Chefs, collègues, subordonnés, administrés, une disparition trop tôt assignée par le destin, que je m'acquitte de cette mission. Nos carrières auraient pu avoir des points de contact depuis fort longtemps. La Providence en décida autrement.

Vous sortiez à peine de l'Ecole Coloniale que j'y entraîs. Il me souvient de leçons de « vie » que nos maîtres et directeurs nous donnaient. Aymonier, Doubrère nous incitaient à tenir les yeux fixés sur nos devanciers des récentes promotions, de ce que nous appelions les grandes promotions. Ils devaient être l'Exemple. Vous étiez du nombre. Ce n'est pas en vain qu'en abordant la vie on compte parmi de telles équipes. Elles ajoutent encore aux qualités mêmes des individus qui les composent. C'est ainsi que vous abordiez votre carrière indochinoise.

Ardent, plein d'action, passionné d'accomplir le bien comme de réagir contre l'injustice ou la faute, vous avez embelli d'une grande valeur morale, une carrière que son propre champ d'action et ses règles professionnelles rendaient déjà splendide à remplir.

Ce que fut l'Administrateur, le Camarade, d'autres l'ont dit.

Mais il m'a été donné de voir en vous l'homme de cœur. Inlassablement vous vous êtes penché vers ceux qui souffrent, vous avez soulagé leurs douleurs morales et physiques. A ceux atteints de ce mal terrible, la lèpre, vous avez apporté toute votre sollicitude, toute votre foi.

Au cours d'un voyage récent, je m'arrêtais à Quinhon et tandis que nous nous entretenions des déshérités de cette vie, j'ai vu briller dans vos yeux cette flamme qui révèle la bonté, le grand cœur. Nous nous étions compris, vous m'avez aidé. Ils vous doivent ce bienfait. Vous aviez réalisé là ce qui est complètement l'acte vrai de l'Administrateur, agir et répandre la bonté.

Mes enfants, conservez pieusement le souvenir de votre père. Comme lui, soyez forts, ardents, justes, bons. Vous trouverez dans l'exemple de sa vie la source des valeurs les plus hautes, des actions les plus belles. Prolongez-le ; c'était, j'en suis certain le plus ardent de ses vœux.

Madame, les chagrins tels que le vôtre ne s'apaisent pas. De moins trouvez dans le cortège immense des sympathies qui vous entourent et dans celui des regrets profonds qui accompagnent votre cher disparu, un soutien dans votre douleur.

Au nom de la Cochinchine, au nom du Tonkin qui m'en a prié par son Résident Supérieur, au nom de l'Indochine entière dont le chef m'en a confié la mission, je vous salue, de Tastes.

Reposez en paix. Nous gardons vivant en nous l'exemple de votre vie, nous le suivrons !

Raid d'Amitié nippon-indochinoise.

Il s'agit d'un raid aérien que projette l'*Ashahisinbun* sur le parcours Tokio-Hanoi. Les raidmen ne sont pas des inconnus des Hanoïens. Ce sont Shūnuma et Tura-kosi, héros du raid Tokio-Londres en trois jours croyons-nous, temps record. Ils avaient fait escale à Gialam en 1937 et l'on a pu admirer le zèbre, un magnifique monoplan 100 % japonais baptisé *Kamikaze* ou *Vent de Dieu*. Il venait directement de Tokio (3.200 km. de Hanoi à vol d'oiseau) sans escale et avait parcouru la distance à 350 de moyenne. L'appareil muni d'un moteur de 850 CV avait fait 450 sur base train rentré. Nous ne pouvons que nous réjouir de revoir le *Kamikaze* comme nous nous réjouissons d'accueillir à Hanoi un groupe d'une cinquantaine d'actrices japonaises dont le séjour sera mis à profit pour donner des divertissements aux troupes japonaises stationnées au Tonkin.

Il est même envisagé l'éventualité de présentations de danses japonaises au profit d'œuvres de bienfaisance indochinoises. Voilà qui est une idée bien louable que de vouloir joindre l'utile à l'agréable.

11 Novembre 1940 Indochinois.

C'est un jour bien différent des précédents que celui-ci. Le Gouvernement de France a voulu voir en lui un jour de travail, de recueillement. A Hanoi, le Chef de la Colonie est allé déposer les pieux hommages de sa pensée reconnaissante devant les deux monuments aux morts de la Grande Guerre.

Malgré moi je n'ai pu m'empêcher de songer à l'apostrophe de Clemenceau au Soldat Inconnu : « Et maintenant, soldat inconnu de la France, que dis-tu ? que veux-tu ? que fais-tu ? Oui ! Toi, modeste et noble création de l'esprit populaire, à jamais silencieux sous la dalle funèbre, c'est toi que je prétends interroger. Ce ne sont pas les histoires de Foch qui me hantent. C'est l'avenir de la France qui se joue en ce moment sous nos yeux, trop incertain, dans nos vains tumultes de paroles, pour ne pas inquiéter une clairvoyance fatiguée de trop d'imprévu. Qu'est-ce donc que nous pouvons attendre, pour notre pays, de ton verdict muet ? »

Ces paroles s'adressaient au soldat de 1918, mais ne s'adressaient-elles pas avec le même bonheur à celui de 1940 ?

Livres et revues reçues.

Le Roi Proscrit de M. Marcel Gaultier, Bulletin trimestriel des Associations d'aide mutuelle.

Nous nous proposons de revenir sur ces écrits.

NAISSANCES, MARIAGES, DÉCÈS...

Naissances.

TONKIN

— RENÉ, fils de M^{me} et M. Marcel-Paul-Marie Couhin, mécanicien d'aviation (30 octobre 1940).

— GILBERT-ROGER, fils de M^{me} et M. Abel-Marcel Ruinaut, adjudant (31 octobre 1940).

— BERNARD-PAUL-FRANÇOIS, fils de M^{me} et M. Claude Célestin, Garde Indigène à Thai-nguyên (1^{er} novembre 1940).

— YANNICK-ANDRÉE, fille de M^{me} et M. Joseph Jéou, sous-brigadier de police (2 novembre 1940).

— MARTIN, fils de M^{me} et M. Charles Casamatta, administrateur-adjoint des Services civils à Phutho (3 novembre 1940).

— YANN-MARYVONNE, fille de M^{me} et M. Yves-Georges-Marie Le Coat, lieutenant (3 novembre 1940).

— CLAUDE-MICHEL, fils de M^{me} et M. Jean Massé, sergent (4 novembre 1940).

— FRANÇOISE-MARIE, fille de M^{me} et M. Eugène Dénéreaz, préparateur en pharmacie (4 novembre 1940).

— MARIE-CLAUDE-GENEVIERE, fille de M^{me} et M. Louis-Victor Reynaud, planteur à Sontay (5 novembre 1940).

— JACQUELINE-MARIE-ANNE-AGNÈS, fille de M^{me} et M. Pierre Dausset, aspirant réserviste mobilisé à Namdinh (6 novembre 1940).

Mariages.

COCHINCHINE

— M. NGUYEN-HAM-ANH, agent technique des T. P. avec M^{lle} KHA-THI-TINH, à Cholon (11 novembre 1940).

TONKIN

— M. BUI-DONG, médecin de la S. F. C. T. à Mong-duong, avec M^{lle} DO-THI-NHAN (7 novembre 1940).

Prochains mariages.

CAMBODGE

— M. TEP BOUN THUOL, neveu de M. Tep Samkol, conseiller à la Cour d'Appel de Phnom-penh, avec M^{lle} HOUT BEAU.

— M. CHHUN PEN, avec M^{lle} SIM-TONG, fille de M^{me} Chhoeun, propriétaire à Kampot.

TONKIN

— M. LUCIEN-CHALUMEAU, canonnier de réserve mobilisé, avec M^{lle} LILY.

— M. JACQUES-BAYLONGUE HONDRA, commis de la Trésorerie, avec M^{lle} FERNANDE-OLIDE DEUX, à Hanoi.

Décès.

ANNAM

— M^{me} née VO-THI-DONG, veuve de feu S. M. l'Empereur DUC-DUC (8 novembre 1940).

CAMBODGE

— M. S. LÉONCE, huissier de perception en retraite à Karikal (3 novembre 1940).

COCHINCHINE

— NICOLE, fille de M. Lafaury, adjudant de la Direction d'artillerie (5 novembre 1940).

TONKIN

— M. LEROY, chevalier de la Légion d'honneur (5 novembre 1940).

Ainsi, pour citer un exemple entre plusieurs, la rarefaction des rubans de machine à écrire qui se fait sentir depuis quelque temps dans les bureaux administratifs et dans les maisons de commerce, a amené un secrétaire dactylographe à la Résidence supérieure à Hué, M. Vo-Truy, à imaginer un procédé très simple pour régénérer les vieux rubans.

Ce procédé consiste simplement à humecter légèrement les vieux rubans avec de l'huile de vaseline. Pour ce faire, le ruban étant en place dans la machine, il suffit d'appuyer dessus un tampon d'ouate ou une éponge imbibée d'huile, et de déplacer le ruban sous le tampon ou l'éponge à l'aide du mécanisme d'enroulement. Il y a intérêt à ne pas se servir immédiatement du ruban après cette opération, mais à le laisser pendant plusieurs heures s'imbiber d'huile de façon que celle-ci ait bien pénétré dans le ruban et ait humecté partout la matière colorante. Ne pas humecter trop abondamment, car l'huile en excédent tacherait le papier hors de la frappe. Dans ce cas, sécher le ruban avec un buvard ou un tampon d'ouate sec.

Quelques essais feront du reste vite connaître la quantité optimale d'huile à étendre.

Le même ruban peut être régénéré plusieurs fois, tant qu'il demeure encore de la matière colorante et sa durée d'usage peut être ainsi doublée et même triplée. Certains rubans neufs, devenus secs par suite d'une mauvaise ou trop longue conservation, peuvent être également régénérés par ce procédé très simple et qui ne demande que quelques minutes de manipulations.

Les méthodes et les procédés les plus efficaces sont parfois des plus simples. Il fallait seulement y penser.

(France-Annam, 6 novembre 1940).

★★

Utilisons les produits locaux. Autre lettre d'un de nos amis

Voici une petite contribution à la question posée par un de vos abonnés au sujet de l'utilisation des ressources alimentaires que nous pouvons trouver sur place.

Assez rares sont les cuisiniers du Tonkin qui savent tirer parti des produits locaux, car ici en temps normal, on trouve à peu près de tout au marché, en provenance du Yunnan, de Chapa ou de Dalat, et la ville de Hanoi est bordée sur toute la région du Grand Lac de cultures maraîchères où l'on réalise de véritables prodiges. Mais en Annam, où on ne peut absolument rien faire pousser comme légumes européens de mars à octobre, il faut bien que les bép apprennent à se débrouiller.

La papaye, dont vous parliez dans votre numéro d'hier, constitue une ressource précieuse par la variété des préparations qu'elle permet :

A celles que vous avez citées, il faut en ajouter une : la choucroute à la papaye en guise de chou... Quand elle est bien préparée, c'est à s'y tromper.

Je ne saurais vous donner la recette, sans crainte de commettre une hérésie en matière culinaire. Je crois qu'il faut faire macérer la papaye, une fois coupée en lamelles comme le chou (et encore verte bien entendu) dans de l'eau vinaigrée depuis la veille. Le tout est de savoir doser le vinaigre, en tenant compte du temps que doit durer la macération pour donner le goût de fermentation indispensable à la bonne choucroute.

Essayez et vous m'en donnerez des nouvelles, surtout si votre estomac supporte mal le chou...

Avez-vous jamais essayé la banane verte ?

Elle n'est pas à dédaigner quand on n'a pas de pommes de terre.

Il faut la prendre très verte de la variété appelée en annamite « chuôi-tiên », avant tout commencement de

REVUE DE LA PRESSE

NÉCESSITÉ MÈRE DE L'INVENTION

Procédé très simple pour régénérer les rubans de machines à écrire

Devant la pénurie actuelle de certains produits d'usage courant que l'Indochine recevait, avant l'Armistice, de France ou d'autres pays d'Europe, les habitants du pays cherchent à s'adapter pour le mieux, aux circonstances en faisant preuve de réels efforts de recherche et d'invention.

maturation. On enlève la peau et on la fait bouillir si on veut en faire de la purée ; mais alors il faut la piler au mortier car elle est trop dure pour être passée au presse-purée, et on y ajoute un peu de l'eau de la cuisson (ou du bouillon ou du lait) pour la rendre plus liée, moins pâteuse.

Pour un ragoût de porc, on l'incorpore à la viande, suffisamment de temps à l'avance pour qu'elle soit bien cuite, sans être écrasée. Et si vous aimez le piment, il n'est pas défendu d'en mettre, votre ragoût n'en sera que plus délectable !

Votre abonné demande aussi dans quelles conditions on peut utiliser la patate.

Coupée en lamelles et frite, bien saupoudrée de sel, elle peut remplacer la pomme de terre.

Coupée en morceaux, elle fait une confiture excellente et très nourrissante que les enfants apprécient bien — (on fait également une confiture délicieuse avec la papaye, quand elle commence à mûrir).

Enfin réduite en purée et préparée comme des marons, on en fait un gâteau qui n'est pas à dédaigner.

Je serais très heureux si ces quelques indications pouvaient être utiles à ceux qui s'intéressent à cette question. Je leur conseillerai de chercher à se procurer l'ouvrage du Docteur Le Lan *Le Jardinage au Tonkin*, où ils trouveront de nombreux renseignements sur les légumes indigènes, mais je crois que cette brochure si utile (et malheureusement trop peu connue) doit être presque introuvable aujourd'hui.

Veillez agréer, cher Monsieur de Massiac, l'assurance de ma sincère amitié.

(*Avenir du Tonkin*, 6 novembre 1940).

★★

UNE MANIFESTATION POPULAIRE

**Le Cambodge manifeste
ses sentiments de loyalisme et de fidélité
au Roi et à la France**

Il est parfois difficile de scruter les sentiments des foules, en Asie peut-être encore moins aisément sauf pourtant lorsque jaillissent spontanément les manifestations, reflets des sentiments profonds des volontés nettement exprimées par les masses populaires, ce fut le cas dimanche dernier à Phnom-penh où une foule immense, formée en monôme sur deux kilomètres, composée de tous les éléments sociaux de la capitale khmère affirma, pacifiquement mais fermement dans une manifestation publique son attachement et sa fidélité au souverain, son loyalisme à la France.

Dix ou quinze mille personnes défilèrent dans la capitale avec drapeaux cambodgiens et français, des groupes portaient des banderoles où pouvaient se lire les inscriptions : Vive la France ! Vive le Roi ! Vive le Cambodge, Khmers ! Nous voulons rester Khmers ! Sisophone ! Battambang ! Siemréap, provinces khmères.

Cette manifestation se déroulant dans le meilleur ordre et dans le calme ne donna lieu à aucun incident, la première halte se fit au Palais Royal où les partisans clamèrent leur fidèle patriotisme, leur loyalisme au Roi et à la France, puis ce fut le défilé et nouvelle halte devant la Résidence-Mairie, puis devant l'Hôtel de la Résidence supérieure.

Dans la période de fiévreuse tension où vit le monde entier, où notre pays s'étant ressaisi fait le compte de ses amis restés fidèles, il est réconfortant de constater l'inébranlable confiance qui anime le peuple khmère et l'attachement qu'il nous témoigne.

(*L'Écho du Cambodge*, 6 novembre 1940).



LES BONNES RECETTES

Véritable salade Russe

Sa composition est la suivante : carottes, navets, haricots verts, petits pois, pommes de terre, truffes, jambon ou langue écarlate, homard ou langouste, câpres, cornichons, champignons, anchois, caviar, betteraves, fines herbes, œufs durs. Tous les éléments cuits ou crus sont réunis dans une bonne sauce mayonnaise relevée, à l'exception de la betterave et les œufs durs. Dresser cette salade en dôme dans un saladier, décorer le dessus avec les betteraves, les truffes et les œufs durs et servir bien glacée.

Chaufroid de bécasses au Porto

Faire rôtir les bécasses en les tenant assez saignantes, et les laisser refroidir. Préparer une bonne gelée d'aspic au porto et, avec 3 décilitres de cette gelée, faire une sauce chaufroid brune qu'on laisse cuire assez longtemps, en la dégraissant de temps à autre. Découper les bécasses en 6 morceaux (les deux ailes, les deux cuisses et la poitrine partagée en deux dans le sens de la longueur). Hacher et écraser les intestins et l'os des reins, lier la sauce avec cette purée, puis la passer à la passoire fine et la faire refroidir et s'en servir pour napper les morceaux.

Décorer ces morceaux d'une lame de truffe, les dresser sur un petit socle de riz et les glacer à la gelée. Entourer le plat de croûtons de gelée taillés en dents de scie.

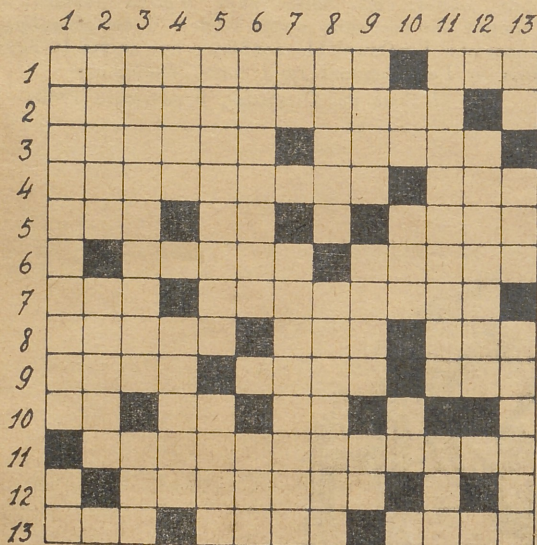
Poularde soufflée sauce Suprême

Cette riche entrée chaude convient pour une réception de gourmets. Faire pocher 50 minutes avec un litre et demi de bouillon, une belle poularde bien en poitrine ; puis, la dépouiller et détacher les deux suprêmes que l'on met en réserve. Couper l'os de la poitrine et l'enlever, pour obtenir comme un coffre auquel adhèrent les cuisses. Remplir cette volaille avec une farce Mousseline que l'on fait avec 500 grammes de noix de veau et autant de crème.

Pour terminer cette farce, mélanger quelques dés de truffes. Remplir la carcasse de la volaille en lui donnant la forme de la poitrine. Humecter le dessus avec du blanc d'œuf, y appliquer un gracieux décor de minces motifs de jambon et de truffes. La recouvrir d'un papier bien beurré et terminer sa cuisson à four modéré pendant 25 minutes.

Dresser la volaille sur un plat long, l'entourer avec les suprêmes escalopés. Sur chacun on place une lame de truffe. Les napper de sauce suprême et servir.

MOTS CROISÉS N° 7



Horizontalement.

1. — Aubergine — Application des connaissances à la réalisation d'une conception.
2. — Amaigrissements.
3. — Manger — Compagnie d'assurance.
4. — Débauché crapuleux — Mesure algérienne valant 48 litres.
5. — Se refuse à admettre — Initiales d'un peintre français (1822-1892) — Enveloppe.
6. — Réunion — Légumineuse.
7. — Tente — Exécute un demi-tour.
8. — Passereau — Ordre prescrit d'une cérémonie — Terminaison de participe passé.
9. — Lettre grecque — Volcan — Point cardinal.
10. — Possédé — Connaissance — Préfixe.
11. — Vaillant capitaine, compagnon de Jeanne-d'Arc.

12. — Ville du Puy-de-Dôme.
13. — Vigueur — Tonneau — Richesse.

Verticalement.

1. — Tristesse vague — Note.
2. — Corindon — Peuplades sauvages de l'Amérique.
3. — Fatiguèrent — Département.
4. — Préfixe — Ile de Verduce.
5. — Ville de Belgique — Une des Shetland.
6. — Lande — Pronom.
7. — Conjonction — Fanfaron.
8. — Bobine — Auteur des Epinicia.
9. — Fils de Ménéippe — Choisit — Participe passé.
10. — Lac — Celle que nous vivons est bien cruelle — Pronom.
11. — Ensemble des troubles dûs à l'affaiblissement du cœur — Un des quatre évangélistes.
12. — Battues à coups de poing.
13. — Règle double — Interjection — Arrêts du sang.

Solution des mots croisés n° 6

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
1	R	E	P	U	L	S	I	O	N	S
2	A	S	I	L	E		M		U	T
3	P	O	L	E	S		M		L	E
4	I	T	E	M			O	S		A
5	D	E	T	A	R	T	R	E	U	R
6	E	R	S		A	U	T	R	U	I
7	M	I		B	I	S	E	T		N
8	E	Q	U	I	N		L	I	S	E
9	N	U	R	S	E		S	R		
10	T	E		E	S	T		A	I	X

Tous

Ces

procédés modernes
de reproduction
en noir
et en couleurs

S O N T
A V O T R E
D I S P O S I T I O N
A L' I M P R I M E R I E

G. TAUPIN & C^{IE}

50, Rue Paul-Bert - Hanoi Tél. 141

LA
CHANCE



*Faites un geste
vers elle
elle peut faire un geste
vers vous*



PRENEZ VOTRE BILLET DE LA

**LOTÉRIE
INDOCHINOISE**